

Arnost Schlesinger est né le 27 mai 1928 à Ružomberok-Rybárpole, dans l'actuelle Slovaquie. Il a vécu le soulèvement national slovaque et a été déporté avec sa famille au début 1945, d'abord au camp de Sered puis à Theresienstadt. Le camp de concentration de Theresienstadt a été libéré le 8 mai 1945. Le 27 mai, Arnost a pu quitter le camp avec ses parents et rentrer à Ružomberok. Après des études à la Haute école technique de Brno, il a travaillé dans l'entreprise Meopta à Bratislava, en tant qu'ingénieur en mécanique. En 1968, il a quitté Bratislava avec sa femme et leurs deux enfants pour émigrer en Suisse, à Zurich, où il a vécu jusqu'à sa mort, en 2015.

Une jeunesse privée de liberté

ARNOST SCHLESINGER

Mémoires de survivants de l'Holocauste



ARNOST SCHLESINGER

Une jeunesse privée de liberté

ARNOST SCHLESINGER

Une jeunesse privée de liberté

SÉRIE «MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE»

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest*

PASSEURS DE MÉMOIRES, Histoire de la série,
traduite en partie dans des classes romandes

* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes sont publiés en novembre 2017.
Tous les volumes sont disponibles gratuitement en format pdf.
Contact: Service historique DFAE.

IMPRESSUM

Edition originale de la série

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009–2014

Publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung, Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

Version française de la série publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral des
affaires étrangères DFAE

**SCHULE
FÜR
GESTALTUNG
BASEL**

Lectorat et éditeurs responsables de la version française

Ivan Lefkovits et François Wisard

Zusammenfassung & Summary (à partir du français)

Caterina Abbati

Mise en page

Christine Jungo, Martin Sommer

Impression

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits



SOMMAIRE

Volume 9 de la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Auteur

Arnost Schlesinger

Photos

Arnost Schlesinger

Titre original

Jugend in Unfreiheit (2010)

Traduction

Service linguistique du Département fédéral de l'intérieur (DFI),
traduit avec le soutien du Service de lutte contre le racisme (DFI).

Premier tirage

2017

Introduction 7

UNE JEUNESSE PRIVÉE DE LIBERTÉ

1. Ma famille	9
2. Ružomberok-rybárpole	18
3. Des années privées de liberté	26
4. Le dernier témoin	34
5. Déportations	36
6. Les années 1943 et 1944	39
7. Le soulèvement national slovaque	42
8. La prison de Ružomberok	49
9. Le Sammellager de Sereď	51
10. Theresienstadt	53
11. Le retour	61

Zusammenfassung/Summary 67

ANNEXES 74

Index des lieux

Bibliographie

Arbre généalogique

*«Celui qui se remémore
le passé vit deux
fois, mais souffre aussi
deux fois.»*

FRANCA MAGNANI
Zurich, 2008/2009

INTRODUCTION

C'est en mai 2008, à l'occasion de mon 80^e anniversaire, que je suis retourné pour la première fois à Ružomberok-Rybárpole, la ville où j'ai passé mon enfance et ma jeunesse. Cette visite a fait ressurgir en moi le souvenir de lieux connus et des personnes qui y vivaient. C'est là que j'ai décidé de coucher par écrit mes mémoires.

Mon voyage dans le temps commence en 1934, une année marquée par la montée en puissance de l'antisémitisme dans la société; il se poursuit avec la naissance de la République slovaque fasciste en 1939 et se termine en 1945, avec la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ces années m'ont terriblement marqué et ont laissé en moi des traces profondes. Ce sont des années où la peur le disputait à l'espoir.

Ces mémoires, je les dédie à mes enfants, Peter et Alex, à mes petits-enfants, Jael et Jaron, ainsi qu'à tous mes amis et à toutes mes connaissances. Je souhaite leur faire part de mon passé, leur dépeindre les événements et l'atmosphère du temps de ma jeunesse et leur parler de ma famille, de mes amis et de mes proches.

Je remercie ma femme Judita pour son soutien inconditionnel tout au long de cette tâche qui n'a pas été facile pour elle non plus.

Je souhaite aussi remercier mon fils Peter, qui m'a toujours encouragé dans mon projet.

Un grand merci également à mon autre fils, Alex, pour son soutien indéfectible et son travail de traduction du slovaque vers l'allemand.

Enfin, j'adresse toute ma gratitude à Martin Bosshard pour ses précieuses suggestions.

ARNOST SCHLESINGER
Zurich, septembre 2009



Mes parents et moi, en 1936.

UNE JEUNESSE PRIVÉE DE LIBERTÉ

1. MA FAMILLE

Pour commencer ce récit, j'aimerais retracer la vie de mes parents et de leurs familles respectives, décrire le monde dans lequel ils vivaient et évoquer le sort qui leur a été réservé. Si mes indications manquent parfois de précision, c'est parce que je ne connais pas tous les détails. Mes seules sources d'information sont des discussions avec mes parents, des photographies de famille et des échanges avec d'autres membres de ma famille.

La famille de mon père et celle de ma mère étaient toutes deux originaires de la région de Spiš, en Slovaquie, où elles ont vécu jusqu'en 1942, soit jusqu'aux premières déportations de Juifs slovaques dans les camps de concentration vers la Pologne. La famille de mon père, très nombreuse, a presque entièrement péri dans l'Holocauste. De toute la famille Schlesinger en Slovaquie, seuls mes parents et moi avons survécu à l'horreur de la persécution nazie (voir arbre généalogique p. 77).

LES PARENTS ET LES FRÈRES ET SŒURS DE MON PÈRE

Mon grand-père Jakub Schlesinger est né en 1863 à Huncovce dans la région de Spiš. Sa femme, Rozalia Altmann, est née en 1865 à Matasovce, un village de la région de Liptov. Ils ont eu sept enfants: trois garçons et quatre filles.

Mon grand-père était propriétaire d'un petit bistrot de village à Lúbica, non loin de Kežmarok. Je ne connais mes grands-parents qu'en photographie: mon grand-père est décédé en 1924 et ma grand-mère, en 1925. Ils reposent aujourd'hui dans le cimetière juif de Kežmarok.

Leur premier enfant, Arthur Schlesinger, est né en 1893 à Lúbica. Il est décédé tragiquement à Bratislava, où il est d'ailleurs enterré. D'après mon père, c'était le plus doué de la fratrie: après des études au gymnase de

Kežmarok, il a travaillé dans l'industrie du textile. Je me souviens qu'il m'avait offert mon premier appareil photo lors de ma *Bar Mitsva*. Cet appareil, je l'ai gardé jusqu'à aujourd'hui.

Margita Schlesinger, la sœur aînée de mon père, est née vers 1896 à Lubica. À la fin de la Première Guerre mondiale, en 1918, elle a émigré aux États-Unis. Elle s'est installée à New York, où elle a travaillé comme couturière qualifiée et où elle est décédée vers 1975.

Pour aller aux États-Unis, Margita était accompagnée d'une de ses sœurs, Ilona, née à Lubica en 1901. Ilona a elle aussi commencé à travailler comme couturière, avant d'être engagée comme employée de maison dans une famille. Les deux sœurs n'ont pas eu une vie facile, elles ont dû travailler dur. Elles écrivaient des lettres à mes parents et leur envoyaient des photos où on les voyait toutes les deux. Juste avant la Seconde Guerre mondiale, elles sont revenues en Slovaquie pour rendre visite à la famille. Après coup, j'ai appris qu'elles ont fini leur vie dans une maison de retraite, dans la pauvreté, dépouillées de toutes leurs économies. Elles sont vraisemblablement décédées à peu de temps d'intervalle.

La troisième sœur de mon père, Ida Drucker-Schlesinger, est née en 1903 à Lubica. Elle a épousé Emanuel (Mano) Drucker, né vers 1900 à Tornala (Spiš). Le couple a eu trois enfants, tous nés à Lubica: Eugen (Jenö, 1928), Ilsa (1930) et Edita (1932).

Tante Ida avait hérité du bistrot de ses parents et oncle Mano avait ouvert une épicerie. Ils possédaient également un petit champ où ils cultivaient des pommes de terre et des légumes pour leur propre consommation. Mon oncle n'était pas du genre très sérieux et c'est donc tante Ida qui s'occupait de tout. Je la vois encore, derrière le comptoir du bistrot, dévisageant gravement les clients. On la traitait souvent de «Juive». Mon oncle Mano était un homme très gentil. Il m'offrait toujours un bonbon lorsque j'allais dans son magasin. Mon cousin Jenö avait le même âge que moi. J'étais un peu jaloux de lui, parce qu'il jouait très bien au foot. Ma cousine Ilsa était une petite fille aux traits sévères, alors que sa sœur Edita, qui avait de grands yeux foncés, était toujours souriante. Aujourd'hui encore,

lorsque je vois une fille qui lui ressemble, je pense au triste sort qu'elle a connu.

Nos deux familles étaient très liées et nous passions nos vacances d'été chez les Drucker. Le samedi, nous nous rendions à pied à la synagogue de Kežmarok, ce qui représentait un long trajet. Nous en profitions pour nous rendre au cimetière de Kežmarok sur la tombe de mes grands-parents. Pour me faire plaisir, la famille de mon oncle a organisé un jour une excursion à la station thermale de Matliare (dans la ville de Vysoké Tatry), où l'une de mes cousines travaillait comme domestique. La dernière fois que j'ai vu les Drucker, c'était en 1941, à l'occasion de la *Bar Mitsva* de mon cousin Jenö. Toute la famille a péri à Auschwitz.

En suivant l'ordre de naissance, le sixième enfant de la fratrie est ma tante Selma. Née en 1905 à Lubica, Selma a épousé un certain Goldberger (dont je ne connais pas le prénom). Le couple a vécu à Košice et a eu deux enfants, Tibor (1928) et Zoltan (1931). Je ne me souviens pas d'eux. Nous ne sommes allés leur rendre visite à Košice qu'une seule fois. Par contre, je connais une petite histoire de famille sur eux: mon oncle Goldberger était chauffeur de taxi et avait besoin d'une nouvelle voiture. Il a emprunté de l'argent pour pouvoir se la payer et mon père s'est porté garant. À la fin, ce sont mes parents qui ont dû rembourser ses dettes. Dans la famille, on disait en plaisantant que nous étions riches au point de posséder une voiture à Košice.

Comme Košice avait été annexée à la Hongrie durant la Seconde Guerre mondiale, les Goldberger n'ont été déportés à Auschwitz qu'en 1944; ils y ont tous été assassinés, sauf Tibor, qui a été déporté en 1945 dans le camp de concentration allemand de Gross-Rosen, où il est décédé d'une crise cardiaque en mai de la même année. Il est enterré au cimetière de Kolce. J'ai obtenu ces informations en 1976, auprès du Service international de recherches à Bad Arolsen.

Le cadet de la famille Schlesinger était mon oncle Mikulas (Miksa). Il est né en 1907 à Lubica. Sa femme, Regina, est née en 1908 à Gelnica. Leur seul enfant, Kurt, est né à Kežmarok en 1933. Au début, ils habi-

taient à Majorka, un petit village des environs de Lúbica, très isolé et inaccessible en transports publics, où ils tenaient une épicerie. Ils vivaient très modestement et ont pu faire quelques économies. Mon oncle Miksa travaillait très dur. Plus tard, il s'est lancé dans le commerce du bois. Juste avant la guerre, la famille a construit une maison à la périphérie de Kežmarok.

Une fois, nous leur avons rendu visite en été. C'était à l'occasion de la fête de *Chavouot*, où la coutume veut que nous consommions des produits laitiers. Je me souviens que, ce midi-là, nous avions des pâtes au fromage blanc et du lait de chèvre. Je me suis mis à pleurer et j'ai refusé de manger. C'est le dernier souvenir que j'ai d'eux. Ils ont tous été assassinés à Auschwitz en 1942.

LES PARENTS ET LES FRÈRES ET SŒURS DE MA MÈRE

Mon grand-père maternel s'appelait Arthur Schönfeld. Il est né en 1867 à Levoča, dans la région de Spiš. Il a émigré aux États-Unis et a changé son nom de famille en «Field». Aux États-Unis, il a épousé Dora Wolf, née en 1871 à Brody, en Pologne. Après avoir hérité d'une maison, ils ont décidé de revenir à Levoča, où ils ont terminé leur vie en gérant une épicerie et une boulangerie. Mon grand-père, que l'on appelait «Field basci» (oncle Field en hongrois) n'était pas un homme d'affaires, mais plutôt un intellectuel, un type jovial et un bon vivant. C'est ma grand-mère qui s'occupait des affaires. Ils ont eu quatre enfants, deux garçons et deux filles, tous nés à Levoča. Mes grands-parents ont essayé de leur donner une bonne éducation scolaire. Tous les enfants ont fait le gymnase. Les deux garçons ont suivi des études de pharmacie. La famille cultivait une vraie passion pour la musique. Ils aimaient tous chanter et chaque enfant jouait d'un ou de deux instruments.

On racontait que ma grand-mère était née à Vienne, alors qu'en réalité elle a vu le jour à Brody, en Pologne. C'était une grand-mère affectueuse, dont je garde un bon souvenir. Je passais souvent mes vacances chez elle à

Levoča. Elle s'occupait très bien de moi et me gâtait beaucoup. Le dimanche, nous allions au parc écouter la fanfare militaire; j'adorais ça. Chaque fois qu'elle venait nous rendre visite à la maison, ma grand-mère m'amenait un jouet. Une fois, elle m'a offert un clown mécanique qu'il fallait remonter avec une clé et qui se mettait à tourner en rond; j'ai l'impression que cela l'enchantait encore plus que moi! Elle était très douée au crochet et réalisait des nappes qu'elle offrait à toute la famille. Elle souffrait de diabète (c'est d'ailleurs probablement d'elle que j'ai hérité cette maladie). En ville, je lui achetais du pain Graham que nous aimions manger ensemble, avec du beurre. Au fur et à mesure que sa santé se dégradait, elle passait de plus en plus de temps chez nous. Elle a aussi fait un séjour assez long à l'hôpital de Ružomberok.

Elle a fait beaucoup parler d'elle dans la famille lorsqu'elle a décidé de partir en voyage aux États-Unis pour rendre visite à son fils Dezider et à sa famille à New York. Elle a voyagé en train jusqu'à Brême, puis en bateau durant sept jours. Son séjour de l'autre côté de l'Atlantique n'a pas duré bien longtemps, elle est très vite rentrée à la maison. Mes grands-parents maternels sont décédés à Levoča; mon grand-père en 1927. C'est à lui que je dois mon nom juif Abraham. Ma grand-mère est décédée en 1941. Tous les deux reposent au cimetière juif de Levoča. Ma tante Eugenia (Zsenka) était leur premier enfant. Elle est née en 1899 à Levoča. Elle a épousé Arpad Toffler, né en 1899 à Plaveč nad Popradom. Le couple a vécu à Prešov. Ils ont eu un fils, Ervin, né en 1926 à Levoča. Ma tante était une personne agréable et était très liée à ma mère. Les deux sœurs s'écrivaient chaque semaine. Tante Eugenia était douée pour la musique, elle était forte au clavier et au piano. Oncle Arpad travaillait dans le commerce du bois, il était absent de la maison toute la semaine et rentrait le vendredi.

Pendant les vacances, nous passions beaucoup de temps avec la famille de tante Zsenka. J'allais chez eux à Prešov et mon cousin Ervin venait chez nous à Rybárpole. Je me souviens qu'une fois mes parents m'ont laissé aller à Prešov tout seul. Je n'étais encore qu'un gamin à l'époque. Ils m'ont mis dans le train à Rybárpole et ont demandé au contrôleur de me

faire descendre à Prešov. Mon oncle Arpad m'attendait à la gare. J'ai été bien accueilli chez eux. Les premiers jours, je m'entendais bien avec mon cousin. Mais comme il avait grandi en ville et moi à la campagne, nous avions quelques sujets de dispute. Malgré cela, je me sentais très bien chez eux. Ils m'incitaient toujours à manger davantage, car ils disaient que j'étais maigre, contrairement à mon cousin Ervin, qui était plus gros que moi et qui ne se faisait pas prier pour manger!

J'attendais avec impatience le vendredi soir, lorsque toute la famille était réunie pour le repas. J'aimais surtout ce que nous appelions le «faux poisson» et qui était en réalité une composition à base de viande de poulet hachée; je mangeais ce plat avec de la 'Halla, un pain traditionnel brioché.

Le samedi matin, nous allions à la synagogue et, l'après-midi, nous rendions visite aux parents de l'oncle Arpad à Solivar, à une heure de marche environ. Ce rituel se répétait presque toutes les semaines.

Ma tante Zsenka et son mari Arpad sont morts à Auschwitz. Leur fils Ervin a survécu aux marches de la mort.

Le frère aîné de ma mère s'appelait Dezider (Dezsö) Field; il est né en 1902 à Levoča. Après sa maturité, ses parents l'ont envoyé aux États-Unis. Il était d'un naturel très affable et aimait bien rigoler. Comme il était doué pour le violon et qu'il avait besoin d'argent pour ses études, il a commencé à jouer dans un orchestre. Il a terminé ses études de pharmacien et a épousé Sophie Weinberg, née en 1910 à New York. Ils y ont ouvert ensemble une pharmacie, Sophie s'occupant du rayon cosmétique. En 1930, ils ont eu une fille, Maxim (Adele), qui est décédée très jeune. Leur fils Douglas (Ivan), né en 1940 à New York, a aussi fait des études de pharmacien et a repris le commerce florissant de ses parents après leur mort. Dave, comme mon oncle se faisait appeler en Amérique, écrivait souvent à ma mère et lui envoyait de temps en temps quelques dollars pour l'aider un peu.

En 1960, mon oncle Dezider et sa femme ont entrepris un voyage en Europe qui les a conduits jusqu'à Bratislava. Après de longues années, mon oncle retrouvait enfin ses frères et sœurs. Lui et sa femme ont fait la connaissance de notre famille et de celle d'Ervin Toffler, le fils de Zsenka.

Ce fut une rencontre agréable et joyeuse. Dave est décédé en 1968 à New York. Avec ma femme Judita, nous avons rendu visite à Sophie et à son fils Douglas lors d'un séjour à New York. Ils nous ont invités chez eux et nous ont montré leur pharmacie. Je ne sais pas quand Sophie est décédée.

Le plus jeune frère de ma mère s'appelait Julius (Gyuszi) Field. Il est né en 1906 à Levoča, a fait des études de pharmacien et géré une pharmacie à Trenčín. Il a épousé Lily Ferenczi, née en 1914 et hongroise d'origine. Julius était très lié à sa mère et l'aidait souvent financièrement. J'ai passé de nombreuses vacances chez eux, où j'étais toujours très bien accueilli. En 1946, le couple a eu une fille, Elisabeth, que nous appelions Marika.

Toute la famille a émigré aux États-Unis en 1947 pour s'installer à New York. Gyuszi était très ambitieux et il est rapidement devenu propriétaire de sa propre pharmacie. La famille était fière de ses origines européennes et leur pharmacie comptait de nombreux émigrés européens parmi ses clients. Lors de notre séjour à New York, nous avons aussi rencontré tante Lily, et nous sommes allés rendre visite à ma cousine Marika à Washington. Je suppose que tante Lily et oncle Gyuszi reposent à New York.

MES PARENTS

Mon père, Alexander (Sandor) Schlesinger est né le 6 mai 1899 à Lubica. C'était le troisième enfant de Jakub et Rozalia Schlesinger-Altmann. Il a grandi avec ses frères et sœurs dans une famille modeste très attachée aux traditions juives. Mon père était un élève doué et studieux. Ses parents lui ont permis de suivre des études supérieures de commerce à Kežmarok, qui ont été son tremplin dans la vie. Grâce à ses compétences et à son assiduité, il a gravi les échelons jusqu'à obtenir un poste de cadre dans l'usine textile de Ružomberok, devenant responsable du service commercial.

Il travaillait beaucoup et ne se ménageait pas, ce qui a eu des conséquences sur sa santé. Il est décédé le 5 janvier 1957 dans son bureau à la suite de son troisième arrêt cardiaque, cinq jours avant la naissance de son petit-enfant, mon fils Peter. Il se réjouissait beaucoup de la naissance de

son premier descendant après la guerre. Le bonheur de devenir père a succédé au deuil. Mon père repose au cimetière de Ružomberok.

Mon père m'aimait beaucoup, il s'occupait bien de moi et me consacrait beaucoup de temps. Il n'était pas bavard et, lors de nos promenades, nous marchions côte à côte, plongés chacun dans nos pensées, mais malgré tout très proches. Je crois qu'un de ses rêves secrets était de me voir faire carrière comme lui dans l'industrie textile et étudier à la Haute école d'industrie textile de Brno. J'ai d'ailleurs intégré cette école en 1948.

Mon père était un mentor pour moi et un modèle. C'est lui qui m'a trouvé un stage d'été dans l'usine textile où il travaillait. Il voulait que j'apprenne à connaître tous les services de l'usine et tous les procédés de fabrication.

Ma mère, Friderika (Tuli) Schlesinger, née Field, a vu le jour en 1904 à Levoča. Elle était le troisième enfant d'Arthur et Dora Field-Wolf. Elle a grandi avec ses trois frères et sœurs dans une atmosphère familiale agréable. Tous jouaient d'un instrument de musique. Ma mère a commencé par apprendre le violon, avant de passer au piano. Elle en a joué très peu de temps, mais elle était étonnamment douée. Elle a étudié au gymnase, mais les études n'étaient pas son point fort. C'est dans la pratique qu'elle était à l'aise et elle aidait volontiers ses parents dans leur commerce. Plutôt bavarde, elle était très appréciée et nouait rapidement des contacts. Elle s'est toujours occupée de ses proches et les soutenait en toutes circonstances.

Elle a épousé mon père en 1927 à Levoča. Mes parents se sont installés à Ružomberok-Rybárpole. À l'époque, il était normal que la femme s'occupe de la famille et du ménage. Ma mère aimait bien faire la cuisine et la pâtisserie. Je suis né le 27 mai 1928. Ma mère s'est occupée de moi avec beaucoup de joie et d'amour. Elle m'appelait Ernöcske. C'est le diminutif du prénom hongrois Ernő. Ou Ernest en slovaque. C'est d'ailleurs comme cela que tout le monde m'appelait. Le nom Arnost figure uniquement dans mon livret de famille, puisque c'est sous ce nom que le responsable du registre de l'état civil m'a enregistré à la naissance. J'appelais ma mère

anyuka (maman en hongrois, *matka* en slovaque). Entre eux, mes parents parlaient essentiellement le hongrois, mais parfois aussi l'allemand et le slovaque. Dans la région de Spiš, d'où ils étaient originaires, les gens étaient souvent trilingues.

Après les dures années de persécution durant la guerre, nous avons essayé de commencer une nouvelle vie en 1945. Nous habitions dans un bel appartement très spacieux. Ma mère est malheureusement tombée un jour dans les escaliers et elle s'est cassé un pied. C'était une fracture assez compliquée qui l'a fait souffrir jusqu'à sa mort. Presque tous les ans, elle s'offrait une cure thermale. Elle aimait l'atmosphère des bains. En 1960, après la mort de mon père, elle est partie s'établir à Bratislava, dans son propre appartement. Elle s'est ainsi rapprochée de nous et de la famille de son neveu Ervin Toffler, à qui elle était très attachée.

Elle était très fière de ses deux petits-fils, Peter (1957) et Alex (1960), à qui elle vouait une grande affection. Nos enfants aimaient bien lui rendre visite. Ils l'appelaient *babka*. Ma mère les emmenait en promenade, à la pâtisserie ou à la place de jeux dans le parc situé à proximité. Pas très loin de chez elle vivait un vieux couple, les époux Takac. Elle avait été leur élève à Levoča. Elle leur rendait visite régulièrement et les aidait en cas de besoin. Chez eux, elle rencontrait aussi de temps en temps de vieilles connaissances de Levoča. Elle avait également gardé contact avec quelques amis de Ružomberok. Elle savait s'adapter à chaque nouvelle situation.

En 1968, j'ai émigré en Suisse avec ma famille, ce qui n'a pas été facile à accepter pour elle. Elle se retrouvait seule, mais elle a nous a soutenus malgré tout. Elle nous envoyait des paquets avec des livres et des jouets pour les enfants. Chaque année, elle venait nous rendre visite quelques semaines à Zurich. Je lui écrivais régulièrement et l'appelais chaque semaine.

Le mariage de notre fils Peter (en 1982) a représenté un moment important pour elle. Après toutes ces années, elle revivait enfin un mariage juif. C'est la dernière fois que nous l'avons vue.

Elle est décédée le 27 février 1983 à Bratislava dans des conditions très tristes. Ce sont ses voisins qui l'ont retrouvée morte dans son appartement. Je n'ai pas pu me rendre à son enterrement, parce qu'à l'époque je n'avais pas encore la nationalité suisse. Seul notre fils Alex, qui avait déjà le passeport suisse à l'époque, a pu se rendre à Bratislava pour les obsèques de sa grand-mère.

Ma mère repose au cimetière juif de Bratislava.

Mes grands-parents, tant maternels que paternels, ont tout fait pour offrir à leurs enfants une bonne formation scolaire, dans l'espoir qu'ils aient une vie meilleure que la leur. Ils souhaitaient aussi que leurs enfants perpétuent la tradition juive.

2. RUŽOMBEROK-RYBÁRPOLE

La ville de Ružomberok se situe au centre de la Slovaquie, au pied d'une chaîne de montagnes. La commune est composée d'une deuxième localité, Rybárpole, située sur la rive droite de la rivière Váh. Ružomberok et Rybárpole sont distantes de deux kilomètres, soit environ une demi-heure à pied. Grâce à son diplôme d'études supérieures de commerce et à son année de spécialisation dans le domaine de l'industrie textile à Kežmarok, mon père a obtenu un poste dans l'usine de la famille Mautner, à Rybárpole; c'était en 1917, mon père avait 18 ans. Cette usine a été fondée en 1893 par Izidor Mautner, un grand industriel slovaque. Elle était l'une des plus importantes usines de la branche en Europe centrale. On y travaillait le coton. Au fil des années, elle s'est agrandie jusqu'à employer quelque 3600 personnes provenant de Ružomberok et des alentours.

Rybárpole était coupé en deux par la ligne ferroviaire. Il y avait d'un côté l'usine et, de l'autre, une série d'habitations où logeaient les employés. La gare était un lieu important. Non loin de celle-ci se trouvait un pont qui permettait de traverser les voies ferrées pour rejoindre les bâtiments administratifs, d'où on accédait aux ateliers de production et aux

locaux d'exploitation. La direction attribuait des logements aux employés selon leur fonction dans l'usine.

Au bout de Rybárpole se trouvaient les maisons des familles des ouvriers. Les ouvrières célibataires vivaient quant à elles dans des baraquements. Elles rentraient chez elles les fins de semaine. À dix heures du soir, le militaire chargé de la surveillance sonnait le couvre-feu pour rappeler les soldats retardataires. À côté de la gare de Rybárpole, en direction de Ružomberok, se trouvait l'école primaire. Et, juste en face, la cantine pour les employés de l'usine. On trouvait aussi dans ce bâtiment une bibliothèque gérée par notre voisin, Monsieur Sedek. J'y allais pour emprunter des livres pour ma mère. Monsieur Sedek savait quels romans plaisaient à ma mère et il les choisissait pour elle.

Le centre médical était un autre lieu très important. Le docteur Sigmund Silbiger, un médecin juif qui était aussi notre médecin de famille et ami, y a travaillé de longues années. Vu sa longévité à ce poste et sa popularité, une rue de Rybárpole lui a même été dédiée plus tard, la *Silbigerova ulica*. En continuant en direction de Ružomberok, on trouvait d'autres maisons d'ouvriers. Cette zone était connue sous le nom de *Najdorf*. Rybárpole avait une poste, une gendarmerie, quelques magasins et une boucherie.

Les employés de l'usine bénéficiaient de plusieurs avantages. Ils ne payaient ni loyer ni chauffage (bois ou charbon). L'usine avait aussi son propre magasin où les employés pouvaient acheter la marchandise produite à des prix avantageux. Pendant la guerre, une pénurie de certains produits textiles s'est fait sentir. Le gérant du magasin, Monsieur Proft, qui était l'adjoint de mon père, nous vendait de temps en temps des marchandises très convoitées, que l'on pouvait ensuite revendre plus cher ou échanger contre des vivres. Il s'agissait de fait d'un marché parallèle et les produits étaient en quelque sorte des «marchandises de contrebande».

L'usine proposait aussi à ses employés de louer un chariot en été ou un traîneau en hiver. Ces moyens de transport étaient très appréciés lorsqu'il fallait se rendre à un bal ou à la gare de Ružomberok pour prendre un

train direct. Le cocher s'appelait Marsalek. Son fils travaillait dans le service de mon père. Il dessinait très bien. À l'époque, il était courant d'écrire un poème ou une pensée dans les carnets de poésie des filles de la classe. Le fils de Marsalek a joliment illustré ce que j'avais écrit.

ÉCOLE PRIMAIRE

Je suis entré en 1^{er} année à l'école primaire de Rybárpole le 1^{er} septembre 1934. J'avais six ans. Avec cinq classes, l'école était presque trop grande pour Rybárpole. Entre élèves, nous nous sommes tous salués cordialement, car nous nous connaissions depuis l'école enfantine. Au début de l'année scolaire, nous sommes allés à l'église de Ružomberok. J'étais le seul élève juif de toute l'école. La messe était célébrée par le fameux prêtre Andrej Hlinka, qui était aussi le chef du Parti Populaire Slovaque. Ce parti nationaliste a joué un rôle sinistre dans la persécution des Juifs.

J'étais un bon élève, ce qui m'a attiré le respect, mais aussi la jalousie de mes camarades. Il n'était pas rare qu'ils se moquent de moi et me traitent de Juif. Parfois, ils me frappaient à la tête. Leur haine à l'égard des Juifs leur était insufflée par leur famille. Ils étaient aussi influencés par l'Église catholique, bourrée de superstitions et de préjugés religieux.

J'ai dû vivre avec cette réalité. Certains de mes camarades de classe prenaient ma défense. Malgré tout cela, j'aimais aller à l'école. Les élèves de confession évangélique et moi-même étions dispensés de cours de catéchisme et j'appréciais ces heures de liberté. Comme nous étions membres de la communauté juive de Ružomberok, je m'y rendais une fois par semaine à pied pour suivre des cours d'enseignement religieux juif. Sans me donner beaucoup de mal, j'avais de bonnes notes. Malgré le long trajet que je devais parcourir depuis Rybárpole, je ratais rarement les cours. Avant les fêtes de fin d'année, nous répétions à l'école des chants de Noël et je faisais partie du chœur.

Je ne pouvais pas me plaindre des enseignants, ils étaient tolérants. Mon enseignante principale s'appelait Erna Kellova, et j'en garde un bon souvenir. Elle m'aimait bien. Elle a même proposé que ce soit moi qui joue

le rôle de Jésus dans la pièce *Rêve de Noël* que nous devons jouer pour les fêtes de fin d'année. Mais mes parents n'étaient pas d'accord. J'ai donc assisté aux répétitions en spectateur, même si je maîtrisais parfaitement le rôle.

ENSEMBLE, MAIS MALGRÉ TOUT SÉPARÉS

Mon père a épousé Friderika Field, originaire de Levoča, en 1927. Ils ont emménagé dans un deux-pièces d'un bâtiment réservé aux employés de l'usine textile; c'est là que je suis né. Neuf familles vivaient dans cet immeuble: il y avait des Tchèques, des Slovaques, des Allemands et des Juifs.

On se rendait rarement visite entre voisins. Lorsque nos mères se rencontraient, elles discutaient sur le pas de la porte ou dans le couloir, s'échangeaient les dernières nouvelles et les potins.

À quatre ans, je suis entré à l'école enfantine avec les enfants de notre bâtiment et des immeubles voisins. Fils unique, j'étais ravi de me retrouver avec d'autres enfants.

Petit à petit, mon père est monté en grade dans l'entreprise et a été promu responsable de la filature. Grâce à cette promotion, nous avons eu droit à un logement plus grand et avons obtenu un trois-pièces avec jardin. Mes parents n'avaient aucun intérêt pour le jardinage. Un jardinier venait de temps en temps tondre le gazon et s'occuper des fleurs. Nous avions un magnifique lilas mauve dont personne ne s'occupait et qui fleurissait chaque année. Les passants s'arrêtaient pour l'admirer. Les fenêtres de notre appartement donnaient directement sur le bureau de mon père. Vers midi, lorsque ma mère voyait que le chapeau de mon père n'était plus sur le portemanteau, elle savait qu'il était en route vers la maison et commençait à réchauffer la soupe. Depuis notre maison, nous pouvions rejoindre directement la forêt voisine, où nous allions souvent jouer. Ma passion pour la nature vient peut-être du fait que j'y passais beaucoup de temps. Dans cette forêt, il y avait aussi des terrains de tennis. Il m'arrivait de ramasser les balles pour les joueurs. J'espérais qu'un jour je pourrais moi aussi jouer au tennis. C'est un rêve que j'ai fini par réaliser.

En ce qui concerne mon intérêt pour la musique, il me vient de ma mère. Elle jouait du piano et chantait souvent. Elle avait une belle voix. Elle m'a appris de nombreuses chansons, surtout des musiques d'opérettes, mais aussi quelques chansons de l'époque. J'ai aussi appris le violon et j'en jouais avec des amis. Mais j'ai fini par arrêter pour me mettre au piano, puisque nous en avons un à la maison. Malheureusement, je n'étais pas assez assidu. Je m'exerçais trop peu. Dans mon temps libre, je jouais aussi aux échecs et j'étais plutôt bon. Je collectionnais aussi de vieux timbres que mon père me ramenait de l'usine. Nous les échangeions avec mes amis.

À la sortie de l'école, je me retrouvais avec des camarades de classe dans la cour devant notre maison. Ils criaient souvent sous nos fenêtres: «Madame Schlesinger, Ernest est là?» Ils aimaient bien jouer avec moi. Au printemps, nous jouions avec des billes de terre cuite ou de verre. Il fallait les lancer dans un trou creusé par terre. Dans ce jeu, il m'arrivait de devoir faire le dos rond. En effet, comme la surface autour du trou devait être régulière et propre, les autres m'arrachaient mon bonnet et l'utilisaient pour nettoyer le pourtour du trou. Pour s'excuser, les vainqueurs m'offraient parfois une bille ou deux. Ils disaient que «le Juif leur avait porté chance». En été, nous jouions au football et, en automne, nous nous amusions avec des cerfs-volants. Ma spécialité, c'était de fabriquer des cerfs-volants en forme de pomme. En hiver, nous faisons de la luge et du patin à glace. Une fois, lors d'une dispute, un garçon plus âgé m'a jeté au sol et roué de coups. C'était le petit-fils du chef de mon père. Je suis rentré chez moi en pleurant. Mes parents n'ont pas osé se plaindre auprès de son grand-père.

Un autre souvenir désagréable a été la fois où notre voisine, Madame Cierny, s'est moquée de moi en me demandant: «Ernest, tu sais ce que tu es?» Avec fierté, je lui ai répondu: «Je suis slovaque!» Elle m'a répondu: «Non, tu n'es pas slovaque, tu es juif.»

Dans la famille, nous observions les pratiques religieuses transmises par mes grands-parents. Un *shohet* venait directement de Ružomberok pour abattre la volaille selon le rite de la *shehita*. Nous ne mangions pas de

viande de porc et ma mère n'utilisait jamais de saindoux. Mais il y avait une exception pour moi. Comme j'étais visiblement maigre, je pouvais manger du jambon. Je respectais toutefois les règles le vendredi soir. Chaque vendredi, ma mère préparait de la 'Halla avec des graines de pavot ou des gâteaux aux noix. Le souper était un moment solennel. Ma mère allumait des bougies et je récitais la prière avec mon père. Le samedi, nous allions faire les courses à Ružomberok et mes parents rendaient visite à des amis. Les grands jours de fête, comme *Roch Hachana* et *Yom Kippour*, nous allions à la synagogue de Ružomberok. Mes parents étaient fiers de pouvoir s'offrir des places payantes à la synagogue. Nous célébrions aussi la Pâque. Le soir du *Séder*, mes parents invitaient des amis qui vivaient seuls. Après la prière, nous attendions, l'eau à la bouche, que ma mère nous serve son excellente soupe aux boulettes de *matza*, que tout le monde adorait.

Pour la fête de *Hanoucca*, je me rendais à l'école juive de Ružomberok, où le programme était à chaque fois intéressant. Nous allumions les bougies de *Hanoucca*, chantions et recevions de petits cadeaux.

Lors des fêtes chrétiennes, j'avais l'impression que nos voisins nous aimaient bien. Nos voisins allemands, les Peukert, originaires des Sudètes, une région du nord de la Tchécoslovaquie, savaient que nous ne fêtions pas Noël. Pour cette raison, ils nous invitaient le soir du 24 décembre pour admirer leur bel arbre décoré. J'avais le droit d'allumer une bougie sur l'arbre et même de brûler un cierge magique et de prendre une des décorations en chocolat. Quand leur fille a fondé sa propre famille, nous sommes aussi allés chez elle pour Noël. Mes parents leur rendaient la pareille lors de la Pâque juive en leur offrant une *matza*.

Le lundi de Pâques, la tradition voulait qu'on asperge les jeunes filles d'eau de Cologne. On appelait cette ancienne coutume *oblievacka*, de *oblievat*, qui signifie arroser. On rendait visite à des connaissances qui avaient des filles. Les préparatifs commençaient dès le samedi. Je me rendais en ville avec mon père pour acheter l'eau de Cologne. Le lundi, mon ami Vlado Cierny passait me prendre dès sept heures du matin et nous

nous rendions chez les filles. Nous n'allions pas juste d'une maison à l'autre, mais d'appartement en appartement. C'est lorsque je frappais aux portes en premier que nous avions le plus de succès parce que, étant juif, j'étais censé porter chance à la maison. En récompense, je recevais un œuf de Pâques cuit et coloré, ainsi que des sucreries. Nous amassions un bon butin, qui suffisait pour quasiment toute une semaine.

Ensuite, les choses ont commencé à changer. Avec l'avènement de la République slovaque, les relations de voisinage se sont un peu refroidies et nous avons abandonné cette belle coutume. Au début, notre voisin Rudi Freiwald, un Allemand d'origine, saluait mon père tous les midis en lui souhaitant bon appétit. Tout a changé le jour où sa famille s'est inscrite au Parti allemand. À partir de ce moment-là, il a commencé à lancer fièrement des *Heil Hitler* en guise de salutation. Sa fille a intégré les Jeunesses hitlériennes. Plus tard, elle a étudié à l'université, avant de devenir enseignante dans un gymnase de Bratislava. Par le plus grand des hasards, j'ai habité dans la même rue qu'elle à Bratislava à partir de 1957. Personne ne lui tenait rigueur d'avoir fait partie de cette organisation nazie.

Je me souviens avec tristesse d'un de mes meilleurs amis, Vlado Pokornik. À Rybárpole, nous habitions non loin l'un de l'autre et nous avons fait l'école maternelle et le primaire ensemble. Nous avions le même âge, jouions ensemble et nous rendions visite régulièrement. Ses parents travaillaient dans l'usine textile, son père comme jardinier et sa mère comme ouvrière. Il avait une grande sœur, de trois ans plus âgée. Vlado a été très tôt indépendant et devait souvent se débrouiller seul. Il portait autour du cou une ficelle avec les clés de l'appartement. Il aidait ses parents, allait faire des courses pour eux et apportait les repas de midi à son père. Celui-ci l'attendait à douze heures devant le portail de l'usine. Je l'y accompagnais souvent. Quand j'allais chez lui, il m'offrait toujours du pain de seigle avec du saindoux et un peu de sel. J'adorais ça. Chez nous, nous n'utilisions pas de saindoux.

Un jour, nous avons eu l'idée de jouer au coiffeur. Je me suis assis sur une chaise. Vlado m'a mis une serviette autour du cou et a fait semblant

de me couper les cheveux avec deux baguettes en bois. Mais je n'ai pas trouvé ça très intéressant, alors je lui ai proposé de me couper les cheveux avec de vrais ciseaux. Il m'a pris au mot et s'est mis à me couper réellement les cheveux, un coup par-ci, un autre par-là. Lorsque je suis rentré à la maison, ma mère était horrifiée et m'a envoyé immédiatement chez le coiffeur. Après ce jeu qui a mal tourné, Vlado n'a plus osé se montrer chez nous pendant un certain temps! Même durant la République slovaque, Vlado n'a pas renié son amitié pour moi.

À l'été 1941 – c'était un dimanche – Vlado est allé se baigner avec un groupe d'amis dans la rivière Orava. Cette rivière se situe à 15 kilomètres environ de Rybárpole. Dans la soirée, on nous a malheureusement annoncé que Vlado s'était noyé. Il s'est jeté à l'eau alors qu'il ne savait pas nager et s'est mis à crier; un garçon plus âgé, Hansi, s'est alors lancé dans la rivière pour l'aider. Vlado l'a entraîné avec lui et ils se sont noyés tous les deux. Les parents de Hansi étaient déjà âgés et c'était leur seul enfant. Ils vivaient dans le village à côté de Rybárpole et le père était ouvrier à l'usine textile. C'était des Allemands et ils ont érigé Hansi en héros en le faisant enterrer avec l'uniforme des Jeunesses hitlériennes.

La mort des deux jeunes, âgés de treize et seize ans, a été pour tous une tragédie. De grandes funérailles ont été organisées à Rybárpole et beaucoup de monde y a assisté, dont moi. Avec mon premier appareil photo, j'ai pris des clichés de l'enterrement. Après la cérémonie, la famille de Vlado a invité ses amis dans une pâtisserie. Comme j'étais un de ses meilleurs amis, j'étais aussi invité, même si j'étais juif.

Par la suite, les membres de la famille de Vlado étaient très tristes à chaque fois qu'ils me voyaient, parce que je leur rappelais leur fils. Je me souviens de lui comme d'un garçon sympathique, aux cheveux frisés et au visage criblé de taches de rousseur.

QUELQUES REMARQUES POUR CLORE CE CHAPITRE
Des quatorze familles juives qui vivaient à Rybárpole en 1939, seulement quatre ont survécu à l'Holocauste.

En 1939, l'usine Mautner a changé de nom pour devenir l'usine textile de Ružomberok. Depuis sa création, elle a connu quatre directeurs juifs: Abeles, Duschnitz, Kuhn et Glässner.

3. DES ANNÉES PRIVÉES DE LIBERTÉ

LE DÉBUT DE LA PERSÉCUTION

En octobre 1938, je fréquentais la 5^e année de l'école primaire de Rybárpole. J'étais le caissier de la classe et j'étais chargé d'amener l'argent versé par mes camarades à la poste. Un jour, j'ai entendu les sirènes de l'usine. Je ne savais pas ce qui se passait. Un tzigane d'un certain âge s'est approché de moi et m'a dit: «Pauvres Juifs, vous êtes dans de beaux draps!» C'était le 6 octobre 1938, la Tchécoslovaquie venait d'être scindée en deux pays, la République tchèque et la Slovaquie. Je ne sais pas comment cet homme a pu être si bien informé.

Ensuite, les événements se sont précipités. Le 14 mars 1939, la République slovaque a proclamé son indépendance et s'est alliée à l'Allemagne nazie. Le nouveau pays a repris à son compte la théorie de la «solution finale de la question juive», basée sur les lois raciales de Nuremberg. Jozef Tiso, un prêtre catholique, a pris la tête de ce nouvel État. Cet homme est responsable de la déportation et de l'extermination de 60 000 Juifs de Slovaquie. Quant au gouvernement, il était dirigé par le Parti Populaire Slovaque d'Andrej Hlinka.

Ce nouveau gouvernement a adopté des lois et des interdictions anti-juives qui avaient aussi un impact sur moi et mes parents. En 1939, je devais me préparer pour mon examen d'entrée au gymnase. À cette époque, il y avait déjà un *numerus clausus*, c'est-à-dire que seul un nombre limité de Juifs pouvaient être admis. Je n'ai pas été pris et j'ai dû me faire à l'idée de fréquenter une école professionnelle (*mestianska skola*). Un jour, ma prof m'a convoqué dans la salle des enseignants et m'a averti de rester discret et de faire profil bas, parce que les temps allaient devenir difficiles pour les Juifs. J'ai été très choqué par cette discussion.

La nouvelle année scolaire commençait le 1^{er} septembre 1939 et je me suis donc rendu à l'école professionnelle. Une patrouille de militaires allemands stationnait devant l'entrée du bâtiment. Nous avons appris plus tard que l'armée allemande avait envahi la Pologne et que certaines unités passaient par Ružomberok pour s'y rendre. L'école était fermée et j'ai donc dû rentrer à la maison avec d'autres camarades qui venaient aussi de Rybárpole.

Sur le chemin du retour, alors que nous courions le long de la rivière Váh, nous avons aperçu sur la rive un sac à dos et un uniforme d'officier allemand. Nous ne savions pas quoi faire. Nous avons décidé de retourner à l'école, où se trouvait le commandement militaire allemand, pour raconter ce que nous avions vu. Je parlais un peu allemand. Remarquant que j'avais peur, l'officier allemand m'a demandé si j'étais juif. J'ai hoché la tête. Il m'a rassuré en me disant qu'il ne fallait pas m'inquiéter et qu'il voulait simplement que je le conduise à l'endroit où nous avions vu les affaires. Ensuite, il rédigerait avec moi un procès-verbal et me conduirait à la maison. Il s'est avéré que le sac appartenait à un officier allemand qui s'était suicidé. Mes parents et mes voisins ont fait de grands yeux lorsqu'ils m'ont vu arriver dans un véhicule militaire. Quelques jours plus tard, les soldats allemands ont quitté Ružomberok pour poursuivre leur route vers la Pologne. L'école a été rouverte et les cours ont pu commencer. Les camarades de classe et les professeurs étaient corrects avec nous.

Les lois anti-juives devenaient de plus en plus sévères. On nous a confisqué nos postes de radio pour nous empêcher de recevoir des nouvelles de l'étranger. Nous avons aussi été obligés de remettre aux autorités les bijoux, l'or, les manteaux de fourrure et tous les autres objets de valeur. Enfin, on nous a interdit de posséder plus de trois costumes.

Mes parents ont notamment dû donner deux chandeliers en argent qu'ils avaient reçu en cadeau de mariage. L'administration tenait un inventaire des objets confisqués. C'est ce qui a permis à mes parents, après la guerre, de récupérer ces deux chandeliers, qui avaient beaucoup de valeur

à leurs yeux. Vraisemblablement, personne ne s'y était intéressé. Plus tard, c'est moi qui en ai hérité. Je les garde en souvenir de ma mère.

À cette époque, on se demandait notamment s'il ne valait pas mieux confier certains objets de valeur à des amis non juifs pour qu'ils les gardent pour nous. Certains l'ont fait. Mais il y a des personnes qui, après la guerre, n'ont pas rendu les objets qu'on leur avait laissés. Ils s'y étaient habitués et espéraient que leurs propriétaires ne survivraient pas à la guerre ou ne reviendraient pas, pour pouvoir les garder.

Entre autres restrictions, nous avons aussi l'interdiction de fréquenter les lieux publics, d'aller au cinéma, au bistrot ou dans les parcs. Pour nous, les jeunes, le plus dur était de ne pas pouvoir aller à la piscine, aux manifestations sportives et aux matchs de foot (nous étions supporters du club de football du ŠK Ružomberok). À de nombreux endroits figurait l'inscription «Entrée interdite aux Juifs, aux Tsiganes et aux chiens.»

Les organisations juives aussi étaient interdites. Elles ont toutes été fusionnées en une seule organisation centrale, l'*Ústredna Židov*, qui a pris ses quartiers à Bratislava.

Toutes les lois, directives et informations qui nous concernaient paraissaient dans l'organe de presse de cette organisation, le *Vestník Ústredna Židov*. Ce journal contenait aussi un supplément pour les jeunes. Deux petites poésies que j'avais rédigées et qui s'intitulaient *École et Début du printemps* y ont été publiées. Ma tante Zsenka a tellement aimé ces poésies qu'elle m'a envoyé 50 couronnes. C'était mes premiers droits d'auteur.

Les nouvelles lois n'épargnaient pas les soldats juifs. Ceux-ci ont dû quitter leur unité pour être incorporés dans des sections de travail de l'armée. Ils devaient porter des uniformes bleu foncé. Les Tsiganes n'étaient pas mieux traités. Ils devaient porter des uniformes de couleur brune. Je me demande s'il n'y avait pas aussi parmi eux l'homme qui m'a interpellé une fois dans la rue, tout fier de pouvoir prédire mon avenir.

Tous les Juifs en âge de travailler étaient traqués. Ils devaient servir pendant deux mois dans les sections de travail, goudronner des rues, construire des voies ferrées et creuser des trous.

Au début de la guerre, l'avancée de l'armée allemande provoquait beaucoup d'enthousiasme et d'euphorie chez les fascistes slovaques. Sans aucun scrupule, ils ont édicté d'autres règlements contre les Juifs. Ils pensaient qu'il ne suffisait pas d'instaurer des règles, mais qu'il fallait aussi contrôler qu'elles étaient strictement appliquées. Sans préavis, ils ont commencé à faire des perquisitions chez les gens. Un soir, un milicien de la Garde Hlinka, la milice du Parti Populaire Slovaque, est venu chez nous depuis Rybárpole. Mon père était son supérieur à l'usine textile. Le milicien a commencé sa perquisition. Il a fait le tour des chambres et ouvert les armoires. On aurait dit qu'il cherchait quelque chose de précis. Mon père lui a demandé ce qu'il voulait. Le milicien lui a répondu qu'il ne trouvait nulle part le court manteau de couleur sombre que mon père portait toujours. Mon père lui a expliqué qu'il l'avait donné à son beau-frère qui avait été déporté dans un camp de travail. Le milicien est reparti les mains vides.

La vie continuait malgré tout. À l'école, je faisais partie des bons élèves et j'ai donc décidé, avec l'accord de mes parents, de retenter ma chance à l'examen d'entrée au gymnase. Cette fois, j'ai réussi les examens et j'ai été admis. Mais ma joie a été de courte durée. Au début de l'année scolaire, en septembre 1940, une nouvelle loi est entrée en vigueur pour interdire aux Juifs l'accès au gymnase, aux écoles professionnelles et aux hautes écoles. Désormais, nous ne pouvions plus étudier que dans des écoles juives. Comme la scolarité était obligatoire jusqu'à l'âge de quinze ans, il a fallu créer une classe supplémentaire à l'école juive de Ružomberok. Les élèves qui fréquentaient la première année du gymnase y ont été intégrés. J'ai été placé dans cette nouvelle classe de sixième année.

Au début, je ne m'y sentais pas très à l'aise, car j'étais nouveau et je ne connaissais les autres élèves que de vue. En fait, le problème était surtout que j'habitais à Rybárpole, c'est-à-dire en dehors de la ville de Ružomberok. Les autres me prenaient un peu pour un péquenaud. Avec le temps, nous avons appris à nous connaître. J'ai réussi à gagner leur considération grâce à mes talents de footballeur.

Me rendre à l'école était un vrai problème pour moi. Les cours commençaient à huit heures et reprenaient après une pause à midi. Pour que je puisse faire le trajet, mes parents m'ont acheté un vélo. J'avais surtout des problèmes en hiver, lorsqu'il neigeait et que les routes étaient gelées. Il m'arrivait de glisser et de tomber. Lorsqu'il faisait très froid, je préférais rester à l'école durant la pause de midi et je mangeais ce que ma mère m'avait préparé. J'avais aussi un thermos pour le café. Aujourd'hui encore, je ressens un frisson quand je repense à l'arrière-goût de ce café. À l'occasion, pour varier un peu les menus, j'allais à la boucherie. Une fois, j'y suis allé avec mon camarade de classe Kurt Zinsler. La vendeuse était la sœur d'un de mes amis de Rybárpole. Je lui ai demandé: «Ema, est-ce que vous avez du jambon?» Mes camarades de classe se sont bien moqués de moi, croyant que j'avais voulu faire une blague.

Le niveau des cours n'était pas bon. Notre professeur ne semblait pas très motivé pour nous apprendre quelque chose. Il avait ses problèmes et ses soucis, comme nous tous. Ainsi, nous essayions de tuer le temps de différentes manières. Nous passions par exemple notre temps à observer les filles de notre classe et cherchions à attirer leur attention. Après l'école, nous suivions des cours particuliers pour essayer de rattraper un peu nos lacunes. Avec ces leçons privées, nos parents espéraient peut-être détourner notre attention des soucis quotidiens et aider par la même occasion nos professeurs privés, qui étaient aussi juifs.

Puis un nouveau décret a été promulgué contre les Juifs, nous interdisant de prendre le train sans autorisation. Vu l'incertitude qui régnait à l'époque, ma mère a voulu que nous rendions visite à sa sœur Zsenka Toffler et à sa famille à Prešov tant que cela était encore possible. Pour ce type de déplacement, les Juifs devaient demander une autorisation spéciale délivrée par l'administration locale. Pour l'obtenir, il fallait soudoyer les fonctionnaires. Comme mon père travaillait dans l'usine textile, il avait la possibilité d'obtenir des articles qui se raréfiaient. J'ai eu la mission d'amener la marchandise dans l'appartement du fonctionnaire responsable de l'établissement des autorisations, Monsieur Mraz.

Nous devions voyager dans un wagon de troisième classe réservé aux Juifs, en bout de train. Nous sommes partis de Rybárpole avec le train du matin. Le trajet durait quelques heures. Le wagon était déjà occupé par d'autres Juifs et une discussion conviviale s'est tout de suite engagée. À peine le train était-il parti que nous avons commencé à manger. Ma mère a tiré de son sac des tartines au beurre et des œufs durs. Un des voyageurs qui nous observait a fait remarquer en yiddish: «Madame, vous devez avoir l'estomac bien solide pour manger des œufs durs de si bonne heure.» Le trajet fut agréable, même si nous étions isolés des autres voyageurs. Entre Juifs, nous nous sentions bien. Notre visite chez ma tante à Prešov s'est déroulée dans la bonne humeur, malgré la situation tendue. Nous nous sommes quittés en espérant nous revoir bientôt.

En 1941, j'avais treize ans; c'était le moment de me préparer pour ma *Bar Mitsva*. Notre rabbin était un vieil homme à la santé fragile et il s'est donc limité à m'inculquer le strict minimum: mettre les *tephillin* et lire le passage de la *haftara* qui correspondait au samedi de ma *Bar Mitsva*. J'ai lu ce passage dans la synagogue. Mes parents et mes parrains, les Toffler, ainsi que leur fils Ervin, mon cousin, étaient contents et fiers de moi. À cette occasion, j'ai reçu un nouveau costume, comme le veut la tradition, ainsi que mon premier chapeau, qui me plaisait beaucoup. L'après-midi, nous avons organisé une fête chez nous à Rybárpole. Toute ma classe était invitée. Nous avons joué à des jeux de société dans le jardin. Nous avons chanté et passé un bon moment. Mes amis m'ont même demandé de jouer du violon pour eux, ce que j'ai fait avec plaisir. La nourriture était excellente, nous avons surtout aimé les petits pains fourrés aux sardines et au salami hongrois. Je doute que toute la nourriture était kascher, mais tout était bon. J'ai aussi reçu beaucoup de cadeaux. Je garde de beaux souvenirs de ma *Bar Mitsva*. À ce moment-là, l'antisémitisme n'était pas encore trop perceptible.

Mais les lois et les règlements anti-juifs prenaient de plus en plus d'ampleur; ils atteignirent leur paroxysme avec la promulgation du *Judenkodex*, le code juif, en septembre 1941. Avec ses 270 articles, il était le pen-

dant des lois raciales de Nuremberg. Les Juifs devaient être clairement reconnaissables. Ils avaient l'obligation de porter l'étoile jaune à six pointes. Ils devaient la coudre à leurs vêtements, sur le côté gauche de la poitrine. Le code interdisait aussi aux Juifs de quitter leur domicile après six heures du soir. À Ružomberok, c'est le milicien Pauer, de la Garde Hlinka, qui était chargé de contrôler le respect des règlements. Vêtu d'un manteau en cuir, il sillonnait la ville à vélo. Il menaçait d'amender tout Juif qui ne portait pas l'étoile ou qui sortait après six heures. Il était corruptible et il a fait de cette activité un véritable métier. Pendant le soulèvement national slovaque, il a été arrêté et abattu par les partisans.

Les Juifs qui obtenaient un sauf-conduit spécial délivré par le président du pays et ceux qui s'étaient fait baptiser avant la naissance de la République slovaque étaient à l'abri de certaines lois. C'était aussi le cas des Juifs mariés avec une personne catholique ou de ceux qui exerçaient une fonction importante pour l'économie. Ceux-ci, que l'on appelait les *Wirtschaftsjude*, devaient porter une petite étoile jaune en plastique à trois pointes avec l'inscription «HZ» (*hospodarsky zid*, soit *Wirtschaftsjude* en slovaque). C'était la direction centrale de l'économie qui attribuait à ces Juifs un document de légitimation de couleur jaune. Mon père a eu droit à ce document, qui était valable pour toute la famille. Cela nous a tous protégés. Plus tard, ce document a été remplacé par une attestation de couleur blanche. La proportion de permis spéciaux délivrés diminuait, ce qui signifiait qu'un plus grand nombre de Juifs étaient en danger.

Une autre interdiction concernait la pratique du sport. Nous avons dû remettre tous les équipements de sport que nous possédions. C'est le cœur lourd que je me suis séparé de mes lames de patinage, qui se fixaient aux chaussures. Quant à la luge, nous l'avons donnée à la fille de notre voisine. Contrevenant à la loi, nous n'avons pas remis mon vélo aux autorités. Mon père a adressé une demande à l'administration de Ružomberok en expliquant que j'en avais besoin pour me rendre à l'école. Il arrivait souvent qu'un policier m'arrête et me demande si je savais que les Juifs n'avaient

pas le droit de posséder une bicyclette. Tout ça pour faire la démonstration de son pouvoir. Le cœur battant, je sortais alors la demande de mon père et le policier, du haut de sa magnanimité, me laissait reprendre mon chemin vers l'école.

Un jour, le bureau de Ružomberok de l'*Ústredná Židov* a demandé aux élèves les plus âgés de l'école juive d'aider des membres de la commune à transporter le matériel de sport confisqué à la salle de gymnastique. Nous avons donc réuni toutes ces affaires, parmi lesquelles on trouvait des skis et même un équipement d'alpinisme. Les miliciens de la Garde Hlinka se sont probablement partagé tout ce butin.

Les événements prenaient une tournure de plus en plus inquiétante. En juin 1941, l'Allemagne a attaqué l'Union soviétique. Nous espérions que les Allemands se heurteraient à une forte résistance, et qu'ils perdraient la guerre. Pendant ce temps-là, le gouvernement slovaque continuait de persécuter les Juifs. Dans la presse, les tirades incendiaires contre les Juifs étaient quotidiennes, tout comme les caricatures, qui ne visaient qu'à attiser la haine. À Ružomberok apparurent des inscriptions telles que celle-ci: «*Karol Sidor, vyzen Židov, najprv Teicha, potom Reicha a nakoniec Rosenzweiga*» (Karol Sidor, chassez les Juifs, d'abord les Teich, puis les Reich et enfin les Rosenzweig). Ces noms de famille étaient ceux de commerçants juifs de Ružomberok. Karol Sidor était l'un des chefs de file du parti d'Andrej Hlinka et l'un de ses principaux soutiens.

Nous étions préoccupés et alarmés par cette propagande anti-juive et nous nous préparions à un nouveau plongeon dans l'inconnu. On racontait qu'on allait nous déporter vers les «territoires de l'est», en Pologne, pour nous faire travailler. Il devenait crucial pour nous d'avoir des vêtements résistants, et notamment de bonnes chaussures. Mon père avait réussi à nous acheter des couvertures chaudes de qualité. Nous nous tenions prêts à partir, sacs à dos bouclés. Les déportations ont commencé en mars 1942, avec les premiers convois transportant des Juifs de Slovaquie dans les camps de concentration nazis en Pologne.

4. LE DERNIER TÉMOIN

Ružomberok, 25 mars 1942. C'était une belle journée de printemps, sauf pour les élèves de l'école juive. Pour les Juifs, chaque jour amenait son lot de nouvelles mesures répressives.

J'avais quatorze ans à l'époque et comme j'étais encore dans ma scolarité obligatoire, je devais fréquenter l'école juive, qui comptait deux classes à ce moment-là. Les leçons se déroulaient normalement. Les cours de l'après-midi débutaient à deux heures. Nous passions le temps en parlant de notre situation délicate. L'ambiance était pesante, plusieurs mauvaises nouvelles circulaient. Nous souffrions de ne pas savoir quelles mesures répressives le gouvernement slovaque allait encore nous imposer.

Un jour, la classe a soudainement été interrompue. Un de nos camarades est entré en criant: «Ils emmènent les filles!» En effet, toutes les filles juives avaient été arrêtées par des gendarmes et des miliciens de la Garde Hlinka. Elles n'ont pas eu le temps de dire adieu à leurs parents. Et leurs parents n'ont pas pu les accompagner. Elles ont toutes été rassemblées dans la cour du restaurant *U Myta*. Dès que nous avons appris cette nouvelle, nous ne tenions plus en place. Nous sommes tous partis au restaurant, qui se trouvait à une dizaine de minutes de l'école. Les filles, âgées de seize ans et plus, étaient dans la cour, rassemblées en petits groupes. Nous passions d'un groupe à l'autre. Nous voulions savoir ce qui s'était produit et ce qui allait leur arriver. Je prenais le temps de m'arrêter dans certains groupes. Les filles étaient terrifiées, certaines avaient les larmes aux yeux. Elles ne savaient pas ce qui les attendait. Pourquoi les avait-on arrachées à leur famille? Il n'y avait aucune réponse à ce genre de questions.

J'ai remarqué que les filles étaient habillées trop chaudement pour la saison. Elles portaient sans doute sur elles des habits de rechange. Chaque fille avait un foulard sur la tête, un long manteau chaud et de bonnes chaussures. À leurs pieds, un sac à dos avec le strict minimum et, sur le sac, une couverture. Je les observais et je ne pouvais réprimer ma tris-

tesse. Soudain, mon regard s'est posé sur deux grands yeux marron cerclés de lunettes. C'était ceux d'Erika Goldstücker; je n'ai jamais pu les oublier.

Dans le groupe se trouvait aussi Otilia Liebermann, qui venait d'une famille très modeste. Ses parents avaient quitté leur région d'origine en Ukraine, la Ruthénie subcarpatique, pour se rendre à Ružomberok dans l'espoir d'améliorer leur quotidien et de pouvoir nourrir leur famille nombreuse. Le père vendait des journaux et la mère gavait des oies destinées à la vente.

Otilia disait aux autres filles: «Ne soyez pas tristes. J'ai entendu dire qu'on nous emmène pour travailler et que, dans trois ou quatre semaines, la guerre sera finie et nous pourrions rentrer chez nous.»

Les milices de la Garde Hlinka ont conduit les filles à la gare. C'est dans des wagons à bestiaux que les filles juives de Ružomberok ont quitté la ville. Quant à nous, nous sommes restés dans la cour du restaurant, bouleversés et impuissants. Les filles ont été emmenées au *Sammellager* de Poprad, un camp de rassemblement et de transit, d'où elles ont été déportées vers la Pologne. Pas pour travailler, mais pour mourir.

Ce convoi est entré dans la triste histoire des Juifs de Ružomberok comme le premier convoi de femmes envoyé dans le camp de concentration d'Auschwitz. Je n'ai plus jamais revu aucune de ces filles. Elles sont toutes mortes, assassinées.

Le bilan final est accablant: des 850 juifs qui vivaient à Ružomberok avant la Seconde Guerre mondiale, seuls quelques-uns y vivent encore à l'heure où j'écris ces lignes. La plupart sont morts pendant la guerre, d'autres sont décédés plus tard ou ont quitté la ville. En vidant la ville des Juifs, les fascistes slovaques ont atteint le but qu'ils s'étaient fixé: Ružomberok est *judenfrei*.

Je suis peut-être le dernier témoin encore en vie de ces événements tragiques, qui continuent à me hanter 66 ans plus tard.

5. DÉPORTATIONS

En Slovaquie, la solution à la «question juive» s'est accélérée en 1942, avec de nouvelles déportations de Juifs vers les camps de la mort en Pologne.

En mars 1942, un nouveau convoi a quitté Ružomberok avec cette fois-ci des jeunes hommes de seize ans. Le gouvernement slovaque payait 500 reichsmarks aux Allemands pour chaque Juif déporté. C'est inimaginable! Les chemins de fers slovaques étaient aussi très efficaces. Les trains n'ont jamais été si ponctuels et réguliers.

Les déportations se déroulaient selon un rituel bien rodé. Les Juifs étaient tout d'abord rassemblés à un endroit donné dans leur ville de résidence. C'est aussi ce qui se passait à Ružomberok. Les rafles étaient à l'ordre du jour. Les gendarmes et les miliciens de la Garde Hlinka arrêtaient tous ceux qui ne pouvaient pas présenter de sauf-conduit pour motifs économiques et ils les rassemblaient dans l'école juive. Dès qu'il y avait assez de monde pour remplir un wagon, les prisonniers étaient envoyés au *Sammellager* de Žilina. Ceux qui n'avaient pas d'attestation spéciale devaient se cacher ou se procurer de faux papiers «aryens». Comme nous habitions près de la gare de Rybárpole, je pouvais suivre le passage des trains et, lorsque je voyais qu'ils étaient remplis de Juifs, je savais qu'on les emmenait à Žilina.

Un jour, alors que je fréquentais encore l'école juive, j'ai aperçu à travers une porte ouverte mon ancien professeur privé, Juraj Tormayi. Il attendait le prochain convoi en partance. Nous nous sommes regardés sans échanger le moindre mot. Il était optimiste et s'est tout de suite porté volontaire comme secrétaire. Il était amputé d'une jambe. Malheureusement, je ne l'ai plus jamais revu.

C'était la Pâque, nous étions en 1942. Comme chaque année, nous fêtions le *Séder* et mon père dirigeait la célébration. Nous avons invité des amis juifs qui vivaient seuls. Soudain, nous avons été interrompus. On frappait à la porte. C'était un employé des chemins de fer qui venait nous annoncer de la part du frère cadet de mon père que toute sa famille avait

été déportée de Kežmarok vers le camp de Žilina. J'ai regardé mon père. Son visage était blême et il avait l'air triste. Il s'est repris et nous avons terminé la célébration du *Séder*.

Le jour suivant, mon père a pris le premier train pour Žilina. Il a essayé de trouver les bons contacts pour éviter la déportation de son frère et de sa famille en Pologne. À Žilina, il avait un bon collègue, Oskar Zlattner. Un des employés de cet homme était haut gradé dans la Garde Hlinka. Malheureusement, ils n'ont pas réussi à sauver mon oncle et sa famille.

La dernière fois que nous avons entendu parler de l'oncle Mikulas, c'était dans le *Vestník Ústredna Židov*, le journal de l'organisation centrale juive. Il nous a aussi écrit depuis le camp de Lublin, où il a été assassiné.

Nous avons également reçu des nouvelles de la sœur de ma mère, Zsenka. Elle avait été déportée avec toute sa famille de Prešov à Žilina. Mais ils ont réussi à éviter la déportation en Pologne. À cette période, un stade de football était en construction à Žilina. Pour les travaux, il fallait de l'argent et des ouvriers. Les responsables ont eu recours à la corruption pour obtenir l'argent, et un certain nombre de Juifs ont payé pour éviter la déportation. Pour le chantier du stade, ils ont recruté des Juifs stationnés dans le *Sammellager*.

Ma mère s'est occupée des Toffler pendant toute la période qu'ils ont passée dans le camp de Žilina. Elle s'y rendait chaque semaine. Elle se préparait un jour à l'avance, et emportait avec elle de la nourriture, notamment des gâteaux qu'elle confectionnait elle-même. Pour voir sa sœur, elle allait jusqu'à se laisser enfermer dans une pièce avec d'autres personnes lorsque tante Zsenka travaillait à l'extérieur du camp. Je ne sais pas si elle était consciente des risques qu'elle prenait.

Elle rentrait le soir à Rybárpole, où je l'attendais impatiemment à la gare. Un jour, je ne l'ai pas vue descendre du train. Je suis allé voir mon père. Apeurés, nous ne savions pas quoi faire. J'ai alors pensé qu'elle était peut-être montée dans un train qui ne s'arrêtait pas à Rybárpole. J'ai cou-

ru jusqu'à la gare de Ružomberok et j'ai poussé un soupir de soulagement lorsque je l'ai vue descendre du train. C'était un train direct pour lequel elle n'avait pas de billet valable. Elle était très énervée. Mais tout s'est bien terminé et nous étions heureux d'être de nouveau tous réunis.

À la même période, mon père a dû se rendre à Žilina pour le travail et il m'a pris avec lui. Nous savions que mon oncle Arpad et mon cousin Ervin travaillaient sur le chantier du stade de football. Nous nous sommes approchés du grillage et, après un bref instant, nous les avons aperçus. Ervin poussait un lourd sac de ciment sur une brouette. J'avais de la peine pour lui en voyant combien il devait travailler dur.

À Ružomberok, nous étions très inquiets, des rumeurs circulaient sur un grand convoi qui se préparerait pour le 2 juin 1942.

Le samedi précédent, notre ami Frico Goldner a fêté sa *Bar Mitsva* et toute notre classe était invitée. L'atmosphère était morose et les cadeaux, plutôt insolites pour un événement de cette importance. Pas de livres, pas de jeux de société. Tous les cadeaux étaient des objets très pratiques, comme si Frico allait participer à un camp de vacances d'été. J'ai discuté avec lui. Il était impatient et triste. Sa famille attendait que son père reçoive la carte de légitimation jaune qui la protégerait de la déportation. Mais cette carte n'est jamais arrivée et toute la famille a été déportée le jour suivant. Je n'oublierai jamais cette malheureuse *Bar Mitsva* de 1942.

Le grand convoi annoncé concernait près d'un millier de personnes, et l'école juive n'était pas assez grande pour contenir tout le monde. Ce problème a été résolu de la plus triste des manières, puisque c'est à la synagogue de Ružomberok que ces gens ont été rassemblés. On a déposé de la paille sur le sol et c'est là, dans la synagogue mal aérée, que des Juifs provenant notamment de Liptovský Mikuláš et des environs ont attendu d'être déportés vers la Pologne.

Les maisons et les appartements abandonnés par les Juifs devenaient une cible facile pour les pilleurs. Tout ce que les miliciens de la Garde Hlinka et leurs proches ne pouvaient se partager était vendu aux enchères. Je me souviens encore d'un groupe de personnes qui essayaient avidement

de récupérer tout ce qu'elles pouvaient. Elles ne se contentaient pas de se débarrasser de leurs voisins juifs, elles essayaient même d'en tirer du profit.

Le convoi suivant au départ de Ružomberok était prévu pour l'été 1942; la famille Ackersmann devait notamment en faire partie. Hugo et Otto, les deux enfants de la famille, étaient mes amis. Lorsque j'ai appris la nouvelle, j'ai couru à l'école juive, où ils avaient été emmenés. Hugo était dans la cour de l'école, près de la clôture. Il portait un manteau de couleur claire. Stressé et nerveux, il mangeait du raisin. Il m'a raconté qu'ils attendaient un message important qui pouvait les sauver de la déportation. Heureusement pour eux, ce message est bien arrivé.

De juin à août 1942, le nombre de convois transportant des Juifs de Slovaquie a diminué, mais les déportations de Žilina vers Auschwitz ont continué toute l'année. Des wagons à bestiaux étaient stationnés à la gare de Žilina. Jusqu'à 40 personnes étaient entassées dans chacun d'eux. À l'intérieur, il y avait deux seaux: un était rempli d'eau, l'autre faisait office de toilette. Un seul médecin juif était présent durant le trajet, pour 1000 prisonniers! Sous la surveillance haineuse et armée des gendarmes slovaques et des miliciens de la Garde Hlinka, les trains conduisaient les Juifs dans les camps de concentration nazis en Pologne.

Près de 60 000 Juifs ont été déportés de Slovaquie durant l'année 1942, dans 57 convois. Il en restait environ 30 000 dans le pays, qui ont essayé de survivre dans les pires conditions, dans les camps de travail de Sereď, de Nováky ou de Vyhne pour bon nombre d'entre eux.

6. LES ANNÉES 1943 ET 1944

En 1943, la guerre a pris un nouveau tournant. L'armée allemande et ses alliés ont capitulé lors de la terrible bataille de Stalingrad. L'armée soviétique avançait vers l'ouest. En Slovaquie, la question juive n'était plus une priorité. Certaines restrictions ont été assouplies. Les déportations vers la Pologne se sont interrompues.

Personne ne savait combien de temps allait encore durer la guerre. Vu la situation, nous nous demandions s'il n'était pas préférable de nous cacher dans un bunker et d'y attendre la fin du conflit. Mais nous n'avons trouvé aucun refuge adéquat.

Comme mes grands-parents étaient citoyens des États-Unis, mon oncle Gyszi a appris que lui et ma mère pouvaient obtenir la nationalité américaine. L'ambassade des États-Unis se trouvait à Budapest. Pour pouvoir se déplacer de Slovaquie en Hongrie, ma mère avait besoin d'un passeport valide. Elle a finalement réussi à obtenir à Budapest le précieux document certifiant qu'elle était citoyenne des États-Unis. Dès lors, elle n'était plus soumise aux lois anti-juives et ne devait plus porter l'étoile juive. Grâce à son nouveau statut, mon père et moi étions aussi mieux protégés.

Lors de son séjour à Budapest, ma mère a vu pour la dernière fois les Toffler, qui s'y cachaient avant d'être déportés à Auschwitz en 1944.

Nous n'avions aucune nouvelle sur l'évolution de la guerre, puisque tous nos postes de radio avaient été confisqués. Nous comptions sur les informations de nos amis non juifs, qui écoutaient en cachette des émissions de radio étrangères, surtout la BBC, qui émettait depuis Londres.

Dès que j'avais des nouvelles, je me chargeais de les transmettre à nos amis de Rybárpole. À Ružomberok, il ne restait plus que quelques Juifs de mon âge. Nous nous rencontrions à l'école juive. Il y avait une salle relativement grande qui avait diverses fonctions. Le mouvement sioniste *Maccabi Hatzair* y tenait notamment des réunions. Un des dirigeants du mouvement à Bratislava venait de temps en temps y participer. Il essayait de nous convaincre d'émigrer en Palestine après la guerre, car c'est là-bas que résidait notre avenir, selon lui. Cet homme nous a également mis en contact avec le groupe *Maccabi* de la ville voisine de Liptovský Svätý Mikuláš. Comme nous ne pouvions pas voyager, nous échangeons par courrier. Nous partageons nos idées et notre vision des choses. Ce n'est qu'à la fin de la guerre que nous nous sommes rencontrés personnellement.

L'école juive hébergeait également le bureau local de l'*Ústredna Židov*. Tous les jeunes ont été invités à participer à une action de solidarité. Il s'agissait d'envoyer des paquets de nourriture aux Juifs prisonniers dans les camps de travail. Les femmes ont cuisiné de la *Halla* et des gâteaux. Nous les avons aidées à emballer la nourriture, puis nous avons amené les paquets à la poste. J'étais responsable de cette action à Rybárpole.

Notre vie était un peu plus tranquille à cette période-là et mon ami Hugo a eu l'idée de fonder un club de football, ce que nous avons effectivement fait. Notre équipe s'appelait *Slavia Meteor*. Hugo était capitaine de l'équipe et moi, secrétaire du club. Comme il restait trop peu de jeunes Juifs, nous avons dû recruter deux amis non juifs. Nous jouions sur une prairie située à environ une demi-heure de Ružomberok, car nous n'avions pas le droit de jouer sur le terrain de la ville. Nous n'étions pas non plus autorisés à nous déplacer en groupe ni à avoir notre propre ballon de football. C'est pourquoi notre ami Milan nous précédait toujours en portant le ballon et nous le suivions quelques mètres plus loin. Nos adversaires étaient des jeunes de notre âge qui avaient aussi créé leur propre équipe.

Ils jouaient volontiers contre nous. Nous étions toujours partants pour un match et, le plus souvent, nous perdions. Bien entendu, ils ne disaient pas qu'ils jouaient contre le *Slavia Meteor*, mais contre le *SK Zidia*, c'est-à-dire le «FC Juifs». Un jour, Hugo et moi, qui étions responsables du club, avons été convoqués par Monsieur Gal, le chef de la communauté juive de Ružomberok. Sans même nous dire bonjour, il s'est mis à nous crier dessus et à nous demander si nous n'étions pas au courant qu'il était interdit aux Juifs de jouer au football en public. C'est le commandant de la gendarmerie de Ružomberok, dont le fils avait joué contre nous, qui a averti Monsieur Gal. Celui-ci ne nous a pas dénoncés, mais nous avons dû interrompre nos matchs.

Nous essayions de mener une vie plus ou moins normale, de ne pas souffrir constamment de notre triste réalité. Comme nous ne pouvions plus jouer au football, nous avons trouvé autre chose. Un de nos amis, Tomas Vogel, était apprenti dans une menuiserie. Nous lui avons demandé

de nous procurer une table de ping-pong que nous pourrions facilement placer n'importe où. Cette table, nous l'avons installée dans la salle commune de l'école juive. Les membres de la communauté juive étaient d'accord. Nous passions beaucoup de temps à jouer au ping-pong, généralement tout l'après-midi jusqu'en début de soirée. Il y avait ainsi assez d'hommes pour la prière du soir. En ce qui me concerne, je n'ai jamais assisté aussi souvent aux prières qu'à cette époque-là. Ensuite, nous rentrions vite à la maison, car il était interdit d'être dans la rue après six heures.

Les mauvaises nouvelles ne manquaient pas. Un jour, mon père est rentré du bureau très abattu. C'était à cause d'un coup de téléphone qu'il avait reçu de l'étranger. L'interlocuteur cherchait quelqu'un qui parlait bien l'allemand et on lui a passé mon père. Mais cela a eu des conséquences fâcheuses, car les Juifs n'avaient pas le droit d'avoir de discussions téléphoniques avec l'étranger. Mon père a été licencié. Mais comme les restrictions contre les Juifs avaient été assouplies et que mon père était un très bon spécialiste, il a trouvé un nouveau poste comme conseiller spécialisé dans une usine textile de Ružomberok.

Nous étions en 1944 et j'avais seize ans. Je ne pouvais pas aller à l'école et n'avais aucune envie de rester à ne rien faire à la maison; mon père m'a trouvé une place d'apprentissage dans l'entreprise Autotechna, dont le propriétaire, Monsieur Kicko, était un de ses meilleurs amis. Je suis entré en fonction le 1^{er} juillet 1944. J'ai été bien accueilli dans l'atelier et, pour la première fois de ma vie, j'ai bu une bière, avec les autres apprentis.

Mon apprentissage de mécanicien automobile n'a toutefois pas duré bien longtemps; il s'est interrompu fin août 1944, au moment du soulèvement national slovaque (*Slovenské národné povstanie*).

7. LE SOULÈVEMENT NATIONAL SLOVAQUE

En 1944, la guerre a tourné au désavantage de l'Allemagne nazie et de ses États satellites. L'armée soviétique et ses alliés progressaient au détriment des Allemands. La défaite du Troisième Reich se profilait et n'était plus

qu'une question de temps. Dans les territoires occupés, la Résistance s'organisait. En Slovaquie, les partisans commençaient à mettre en place leur mouvement. Ils se réunissaient dans les montagnes, principalement dans la région de Prašivá, au cœur de la chaîne des Basses Tatras. Ils recevaient aussi le soutien des parachutistes soviétiques.

Le 27 août 1944 était un dimanche. Le matin, je suis allé rendre visite à des amis, la famille Ackersmann. En chemin, j'ai croisé Pauer, le dénonciateur. Comme d'habitude, il était sur son vélo. Il continuait à exécuter sa mission avec zèle, et ce jusqu'à la dernière minute. Il m'a arrêté et rappelé à l'ordre, mais il ne m'a pas reproché de ne pas porter l'étoile juive. Il m'a laissé poursuivre mon chemin. Le soir même, les partisans sont descendus de la montagne et ont occupé Ružomberok. Certains habitants de la ville se sont joints à eux, notamment ceux qui souhaitaient faire oublier au dernier moment leurs liens avec le régime fasciste.

Quatre jeunes juifs de vingt ans, qui avaient échappé aux déportations, ont également rejoint la Résistance. Ils sont morts en tant que partisans. Il s'agissait de Sano Maltenhorf, Ervin Munk, Hansi Poor et Ervin Wittenberg.

Tout s'accélérait. L'atelier où je faisais mon apprentissage a fermé. Certains ouvriers ont rejoint les partisans. Quant à nous, les derniers jeunes encore en vie, nous voulions profiter de la liberté dont on nous avait privés durant toutes ces années. Avec mon groupe d'amis juifs, nous allions au cinéma. Peu importait le film, seul comptait pour nous le fait d'être assis dans la salle. Kurt Zinsler était le seul absent, car sa mère lui avait interdit de venir avec nous. Elle nous sermonnait en nous rappelant que des Juifs étaient assassinés en Pologne pendant que nous nous amusions. Cela nous a beaucoup fait réfléchir.

Les troupes allemandes ont fini par forcer les partisans à quitter Ružomberok. Nous avons alors dû nous aussi quitter nos maisons, emportant les sacs que nous avions préparés en prévision de la déportation.

Nous n'avions pas d'autre choix que de fuir dans la forêt. Nous devions essayer d'atteindre une région encore sous contrôle des partisans,

comme la ville de Banská Bystrica ou ses environs. Avec nos voisins juifs, la famille Katzer, nous sommes partis à pied dans cette direction. Nous avons passé la nuit dans la forêt et, le jour suivant, nous avons décidé de poursuivre à travers les montagnes. Tout à coup, nous avons entendu des bruits et des pas derrière nous. Nous pensions qu'il s'agissait de partisans. Monsieur Katzer a pris peur et a levé les mains en l'air en criant: «*Nestrilat tu Zidi!*» («Ne tirez pas, nous sommes juifs!»). Il ne parlait pas bien le slovaque. C'est alors que nous avons vu sortir des bois les Kardo, une famille de Ružomberok que nous connaissions, et nous avons repris notre chemin, soulagés. J'étais étonné de voir à quel point mes parents marchaient facilement sur ces sentiers forestiers, eux qui n'avaient jamais fait aucune excursion. Après deux jours, nous avons atteint la cabane de Smrekovica, un lieu de sortie à Ružomberok. Nous y avons passé la nuit avant de poursuivre notre route, mais sans les Katzer, jusqu'au village suivant, Vlkolínec. Là, nous avons loué un chariot attelé, ce que j'ai trouvé plutôt pittoresque malgré la situation. Mon père a eu la bonne idée d'aller au village de Donovaly, là où habitait une femme qui avait travaillé avec lui à l'usine textile. Nous voulions lui demander de nous trouver un logement chez des personnes de confiance. Elle a pu nous trouver une chambre dans le village de Jergaly, près de Motyčky, chez les Longauer. Cette famille a accepté de nous accueillir, ce qui n'allait pas de soi à l'époque. Nous étions bien chez ce vieux couple. Il s'est avéré que la femme avait été marchande durant la monarchie austro-hongroise et qu'elle allait de ville en ville pour vendre du textile et du fil pour les finitions des tapis. Ce fil, elle l'achetait à l'usine de Rybárpole. Ainsi, elle et mon père avaient un sujet de discussion en commun.

Le jour suivant, nous avons jeté un œil dans les parages avec mon père. Nous voulions savoir où nous avions atterri exactement. La seule chose que nous savions, c'est que nous nous trouvions dans la vallée de Staré Hory, dans la région de Banská Bystrica. Nous avons appris qu'il y avait une ligne de bus pour Banská Bystrica. Nous avons fait un tour et, assez vite, nous sommes tombés sur des amis de Ružomberok, la famille

Ackersmann. Nous étions agréablement surpris de les rencontrer. Ils nous ont dit qu'on rencontrerait d'autres connaissances. Et c'est effectivement ce qui s'est passé, puisque nous sommes tombés sur les Kaufmann, les parents de M^{me} Lisa Kaufmann, ainsi que sur les Stiglitz. Il y avait aussi d'autres familles de Ružomberok, comme les Fischer, avec leur fils Karol, un de mes meilleurs amis. C'était assez incroyable de nous retrouver tous au même endroit sans nous être concertés. Les jours suivants, nous avons profité du bus pour aller faire un tour dans la ville de Banská Bystrica et y faire quelques achats. Ce qui nous intéressait le plus, c'était les nouvelles publiées par les journaux et magazines indépendants de la propagande étatique. À Banská Bystrica, nous avons rendu visite aux familles Schwarz et Neu, qui possédaient une usine textile et qui nous aidaient financièrement. Une fois, nous sommes même allés jusqu'à Banská Štiavnica chez des amis qui possédaient une fabrique de tricots. Pendant notre visite, on m'a même tricoté un pull-over, j'ai trouvé ça génial!

Quelques semaines ont passé ainsi. Un jour, l'administration communale de Motyčky nous a demandé d'aider les partisans à transporter les munitions. Je me suis porté volontaire avec Anna Salikova, la gouvernante de la famille Ackersmann. Dans un sac à dos, nous avons transporté des mines antichars jusqu'à la cachette des partisans. Cette cachette se trouvait juste avant le sommet Krížna, qui est le point culminant du massif de la Petite Fatra, à 1600 mètres d'altitude. Nous avons gravi la montagne dans des conditions plutôt pénibles durant plusieurs heures. Au final, les partisans ne savaient pas quoi faire des munitions. Cette expédition était inutile et nous avions fait tous ces efforts en vain.

Je me souviens d'un autre épisode. Un jour, ma mère m'a dit que le Nouvel An juif approchait. Elle préparait même un repas de fête pour l'occasion. Avant ce repas, nous nous sommes rendus dans la forêt voisine. Mon père a sorti de son sac le livre de prières qu'il avait emporté de la maison. Nous avons prié et cela nous a rappelé les jours de fête. C'était une expérience inhabituelle, car je ne connaissais pas le côté religieux de mon père.

Les jours passaient. Lorsque nous rencontrions des groupes de partisans et que nous les interrogeions sur le déroulement de la guerre, ils nous répondaient: «Les Allemands ont dispersé nos troupes». Ce n'était pas une bonne nouvelle pour nous.

Les soldats allemands en retraite ne pouvaient pas se permettre de laisser derrière eux des ennemis engagés dans la Résistance. Nous savions que nous risquions de devoir fuir à nouveau encore plus haut dans les montagnes.

Fin octobre 1944, après la répression du soulèvement national slovaque, notre groupe a quitté Jergaly, où nous nous sentions plutôt en sécurité durant le soulèvement. Désormais, nous étions à nouveau menacés par les troupes allemandes. Nous nous sommes rendus dans le village de Kalište, le plus haut après Donovaly. Nous espérions que les soldats allemands ne viendraient pas si haut pour ne pas risquer de tomber sur les partisans. Il faisait froid et il pleuvait. Nous avons trouvé refuge dans une maison du village. Nous nous sommes requinqués un peu et avons ôté la boue de nos chaussures.

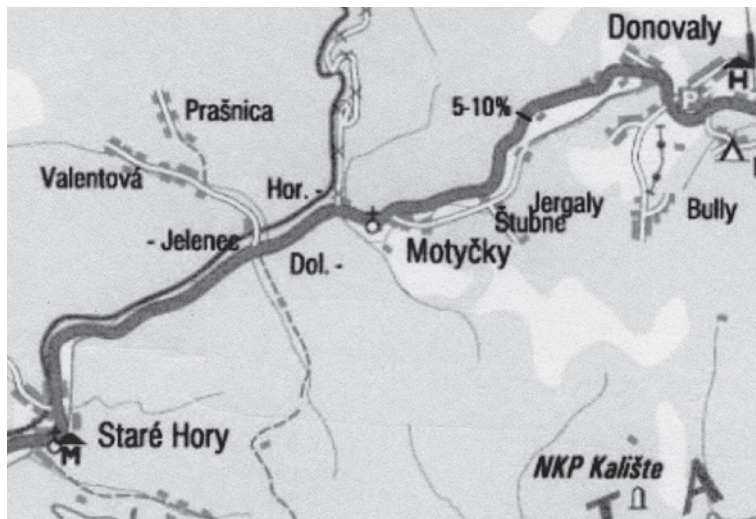
Soudain, un partisan a surgi et nous a dit: «Nous luttons pour les Juifs et vous, pendant ce temps, vous vous cachez!» Il m'a dévisagé et s'est comparé à moi. Il voulait échanger ses habits de partisan contre mes vêtements. Ma mère s'est mise à pleurer et il a abandonné cette idée. Si les soldats allemands m'avaient capturé avec des habits de partisan, ils m'auraient exécuté sur-le-champ. J'ai vraiment eu beaucoup de chance. Le jour suivant, une patrouille allemande nous a surpris et nous a arrêtés. Elle nous a forcés à quitter Kalište pour retourner à Staré Hory. Il s'agissait d'un trajet de quelques kilomètres. Le vieux couple Stiglitz était aussi avec nous. Sur le chemin, nous avons pu faire un dernier arrêt chez les Longauer. Chez eux, nous avons pu nous laver et échanger nos habits trempés contre des vêtements secs. En route, nous sommes tombés sur des troupes allemandes, composées en partie de soldats hongrois, désormais alliés de l'Allemagne nazie. Nous avons été arrêtés. Un des soldats a demandé l'heure à mon père, qui a regardé sa montre et lui a répondu. C'était la

dernière fois qu'il lisait l'heure sur cette montre, car le soldat allemand la lui a prise sans autre forme de procès. Mais nous étions déjà contents que cette rencontre ne se soit pas plus mal terminée.

Nous avons poursuivi notre chemin et sommes arrivés à l'école de Staré Hory, où étaient regroupés tous les prisonniers. Les Allemands ne savaient pas quoi faire de tous ces gens. Ils ne pouvaient pas tous nous liquider. Ils nous ont demandé ce que nous voulions faire. Nous avons répondu que nous voulions rentrer à la maison, à Ružomberok. Ils ont décidé de nous laisser partir. D'autres devaient décider de notre sort à leur place. Ils nous ont donc libérés et notre petit groupe s'est dirigé vers Ružomberok via le col de Šturec.

Je ne sais toujours pas où nous avons puisé la force pour affronter ce chemin si difficile, nous et le vieux couple Stiglitz. Chacun portait un sac à dos et certains avaient aussi des sacs dans les mains. Notre ami Otto Kaufmann devait en plus s'occuper de ses beaux-parents, qui étaient âgés. Chargé comme une mule, il portait leurs sacs de toile. Ce spectacle nous donnait presque envie de rire. Je marchais quelques pas derrière le groupe et j'aidais Monsieur Stiglitz. Même dans ces régions isolées, nous rencontrions des soldats allemands, mais ne réalisons pas ce qu'ils auraient pu nous faire. Nous nous sommes dépêchés de passer le col et, le soir, nous étions déjà du côté de Ružomberok. Nous étions totalement épuisés et nous avons donc essayé de passer la nuit à Vyšná Revúca, le village voisin.

Nous sommes tombés sur des gens très honnêtes qui nous ont accueillis gentiment et nous ont offert une chambre. Notre première intention était de rester très brièvement, mais comme nous pressentions que rien de bon ne nous attendait à Ružomberok, nous y sommes finalement restés trois semaines. La troupe allemande qui stationnait au village était au courant de notre présence, mais elle nous laissait tranquilles. Il s'agissait surtout de soldats envoyés là par punition, parce qu'ils avaient désobéi aux règles militaires. Certains d'entre eux s'arrêtaient d'ailleurs souvent chez nous. Ils étaient contents de pouvoir parler allemand et acceptaient volontiers les invitations à manger.



Carte (Staré Hory, Motyčky, Donovaly).

Nos hôtes nous appréciaient et nous nous entendions bien avec eux. Bien entendu, cet accueil avait un prix. Pour eux, nous représentions un danger permanent. Les voisins étaient au courant de notre présence. Un jour, l'un d'entre eux est venu nous dire qu'il se rendait au village voisin. Monsieur A. Friedmann, qui avait été mon professeur à l'école juive de Ružomberok, se cachait dans ce village. Lui et sa famille vivaient là-bas avec des papiers aryens, ce dont on ne pouvait leur en vouloir. Chacun essayait de sauver sa peau comme il le pouvait. Secrètement, je lui ai écrit quelques lignes pour lui demander s'il n'était pas envisageable de nous transférer dans son village, car nous ne nous sentions plus en sécurité là où nous étions. Mes parents n'en ont jamais rien su. Mon ancien professeur m'a répondu qu'on n'accueillait pas de Juifs dans son village. Je ne m'attendais pas à une telle réponse. Surtout pas de la part d'un enseignant de l'école juive. Il ne nous restait donc plus qu'à espérer que les soldats allemands se retirent et nous oublient.

8. LA PRISON DE RUŽOMBEROK

Début 1945, la troupe allemande qui stationnait dans le village de Vyšná Revúca, où nous nous cachions, a été rappelée. Mais notre joie fut de courte durée. Quelques jours plus tard, des soldats allemands ont ratissé le village. En quête de foin pour leurs chevaux, ils sont tombés sur notre groupe. Ils nous ont pris avec eux et enfermés dans une grange. Une autre famille juive se cachait dans le même village. Lorsque leur logeuse a appris ce qui s'était passé, elle a pris peur, s'est rendue chez les soldats et leur a révélé que des Juifs se cachaient chez elle. Le jour suivant, ils nous ont tous chargés sur un camion militaire, comme de dangereux criminels, pour nous conduire à la prison régionale de Ružomberok. C'était un beau dimanche ensoleillé et les gens se promenaient en ville. D'un seul coup, nous nous retrouvions prisonniers. Nous avons dû nous mettre en file dans le corridor de la prison, bras levés. Nous avons subi une fouille corporelle. Ils m'ont pris la montre que j'aimais beaucoup et que j'avais reçue

en cadeau pour ma *Bar Mitsva* de la part de Monsieur Alner, un ami de mon père.

On nous a enfermés dans une grande pièce vide. Les hommes et les femmes ont été séparés. Dans leur grande bonté, ils nous ont donné un seau en guise de toilette. C'était le seul accessoire dans toute la pièce. Aller aux toilettes était une affaire de famille: pendant qu'une personne allait au seau, une autre tenait une couverture qui servait de rideau. Ce n'était pas beau à voir et encore plus désagréable à vivre. Dans cette grande salle, tout le monde essayait de se trouver une place contre le mur. Pour dormir, nous déposions une couverture à même le sol, le sac à dos servait de coussin et nous utilisions notre manteau comme couverture. Aucun de nous n'avait jamais dormi de la sorte. Malgré toutes ces difficultés, nous aurions tenu ainsi jusqu'à la fin de la guerre. Les hommes restaient assis ou couchés toute la journée sans rien faire. Les femmes ont été forcées de nettoyer les appartements abandonnés, qui étaient désormais occupés par les militaires allemands. Lorsque nos amis de Ružomberok ont su que nous étions en prison, ils nous ont envoyé clandestinement des colis de nourriture.

L'ennui se faisait surtout sentir le soir. Nous étions coupés du monde extérieur, nous ne savions pas ce qui s'y passait. Il ne nous restait plus que les souvenirs du passé. Mon père et son ami Otto Kaufmann évoquaient leurs souvenirs de jeunesse. Otto nous occupait en sifflotant des chansons et des airs populaires. Nous étions conscients que cette prison n'était qu'une étape de passage, mais nous ne savions pas ce qui allait nous arriver. Mon père tenait à ce que j'aie sur moi l'adresse de mes tantes Margita et Llona, à New York. Il pensait que je pourrais m'adresser à elles en cas de nécessité. Mon père avait retenu leur adresse. Comme il n'avait rien pour écrire, il a utilisé une aiguille pour l'inscrire sur un petit bout de papier en insistant bien pour que je le garde précieusement. Heureusement, je n'en ai jamais eu besoin.

Le nombre de familles juives ne cessait d'augmenter dans la prison. Il s'agissait principalement de Juifs de l'est du pays arrêtés par les Allemands

en fuite à travers la forêt. Si les Allemands n'avaient pas eu assez de détenus pour remplir un wagon de train, ils nous auraient conduits à la périphérie de la ville et nous auraient abattus. Mais nous étions assez nombreux pour remplir un wagon et nous avons été déportés dans le *Sammellager* de Sered.

9. LE SAMMELLAGER DE SERED

Fin janvier 1945, tous les Juifs emprisonnés à Ružomberok ont été déportés au *Sammellager* de Sered dans un train de voyageurs sous la surveillance d'une troupe de militaires allemands.

La ville de Sered se situe dans la partie ouest du pays. En 1941, on y a construit un camp pour les Juifs slovaques condamnés aux travaux forcés. Il y avait plusieurs ateliers, le plus grand étant la menuiserie. Il y avait aussi un hôpital. Le camp était géré par les troupes de la garde Hlinka jusqu'à la répression du soulèvement national slovaque, en 1944. Ensuite, il a été transformé en camp de transit. C'est de là que partaient les convois vers Auschwitz et Theresienstadt. Les SS ont repris la gestion du camp, sous la responsabilité de l'officier SS Alois Brunner, un homme redouté, un des principaux criminels de guerre, responsable de la déportation de plusieurs milliers de Juifs.

Après notre arrivée au camp, nous avons été pris en charge par le *jüdische Ordnungsdienst*, le service d'ordre juif. Nous avons tous été entassés dans une baraque en bois. Rapidement, on nous a attribué différentes tâches. J'ai été affecté à l'atelier de serrurerie comme travailleur auxiliaire. Ma mère s'est portée volontaire pour un travail pénible dans la buanderie, ce qui lui permettait d'obtenir plus de nourriture. Mon père a été assigné aux ateliers de menuiserie, notamment parce qu'il était adroit et avait une belle écriture. Son travail consistait en effet à graver sur des croix en bois les noms des soldats allemands décédés!

Une fois – c'était un samedi – j'ai dû nettoyer les corridors des habitations où logeaient les soldats allemands. Tout à coup, la porte d'une

chambre s'est ouverte et une femme m'a tendu un morceau de gâteau. Ça m'a fait très plaisir. Plus tard, j'ai appris que certains responsables juifs fournissaient des jeunes femmes juives aux soldats allemands. C'était très probablement l'une d'entre elles qui m'a donné le morceau de gâteau.

Régulièrement, on nous réunissait dans la cour pour l'appel; nous devions rester debout longtemps, hommes et femmes séparés. Nous devions écouter les nouvelles instructions. Une fois, lors d'un de ces appels, nous avons entendu les cris d'un petit garçon qu'on séparait de sa mère pour le remettre à son père. C'était bouleversant.

Le nombre de Juifs à Sered a continué d'augmenter. Ils arrivaient dans le camp après avoir été faits prisonniers lors de rafles à Bratislava et dans les environs de la ville. Les Allemands et les miliciens de la garde Hlinka, aveuglés par la haine, ont tout mis en œuvre pour persécuter et exterminer les Juifs jusqu'à la fin.

Nous étions soumis à des interrogatoires très redoutés, menés par le chef du camp en personne, le terrible Alois Brunner. Les prisonniers essayaient de sauver leur peau de toutes les manières. Cependant, même ceux qui présentaient une dérogation quelconque ou une attestation prouvant qu'ils n'étaient pas juifs ne pouvaient se sauver. Parmi les personnes qui possédaient un tel document, il y avait notamment un vieux professeur universitaire de Bratislava. Mais nos geôliers ne cédaient devant rien, pas même devant le fait que ses parents étaient baptisés. En entrant dans la salle d'interrogatoire, le professeur a fait le pas de l'oise et le salut hitlérien en criant «*Heil Hitler*». Pour toute réponse, il a été giflé. Lors d'un autre interrogatoire, un prisonnier a présenté son extrait de baptême. Mais les enquêteurs ont rapidement découvert qu'il était juif. Ils l'ont durement frappé et il est revenu dans notre baraque en sang.

Je me souviens aussi d'une mère et de ses deux enfants. Ils venaient de Roumanie et avaient déjà subi différentes persécutions. Leurs faux documents portaient des noms typiquement roumains. Pour prouver qu'ils étaient chrétiens, la mère a reçu l'ordre de réciter le Notre Père. Bien entendu, elle ne connaissait pas cette prière. En plus, elle ne parlait que le

yiddish. Cette famille s'en est encore tirée à bon compte. Comme punition, les Allemands ont tondu les cheveux des enfants.

Deux amis de notre famille, les frères Oskar et Eugen Zlattner, qui étaient emprisonnés à Žilina, ont aussi été conduits à Sered (ils avaient épousé deux sœurs et s'étaient cachés dans les environs de Žilina). Le front se rapprochait de plus en plus. Des transports vers le camp de concentration de Theresienstadt se préparaient.

Quelques jours avant notre déportation, les responsables juifs du camp ont proposé que les familles puissent rester ensemble et être transportées dans un même wagon contre le versement d'une certaine somme d'argent ou la remise d'objets de valeur. Mes parents ont accepté cette proposition et ont payé avec les boucles d'oreilles serties de diamants qui appartenaient à ma mère et que mon père avait cousues dans ses pantalons. Les responsables du camp n'ont pas hésité une seconde à laisser la famille Zlatner se rendre à Žilina pour chercher l'argent nécessaire. Mais cette proposition s'est révélée être une arnaque: durant le transport, ceux qui avaient payé n'ont pas été traités différemment des autres.

Début 1945, deux derniers convois sont partis de Sered pour Theresienstadt.

10. THERESIENSTADT

Début mars 1945, nous avons été déportés vers le camp de concentration de Theresienstadt avec l'avant-dernier convoi au départ de Sered. Nous avons voyagé dans des wagons à bestiaux, à quarante personnes par wagon. Le trajet a duré deux jours. Nous sommes passés par Prague. J'ai vu la ville à travers l'ouverture grillagée. Theresienstadt se situe à une soixantaine de kilomètres de Prague.

Avant la guerre, Theresienstadt était une garnison militaire. La ville était composée de casernes et d'habitations pour les familles des soldats. Il y avait aussi une «petite forteresse», où étaient enfermés les prisonniers politiques. À partir de 1941, Theresienstadt a changé d'affectation. Les Alle-

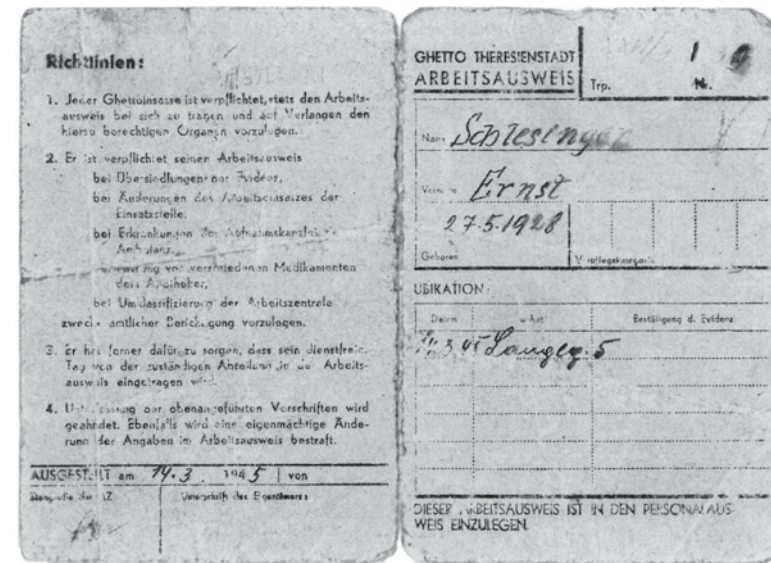
mands en ont fait un camp de concentration et de transit pour les Juifs, d'où partaient des convois vers Auschwitz (Oświęcim). L'endroit était connu comme le «ghetto de Theresienstadt» et plus tard comme le «camp de concentration de Theresienstadt».

Une fois arrivés au camp, nous avons été conduits dans une pièce pour la désinfection. Nous étions très angoissés, car nous ne savions pas ce qui allait nous arriver. Les femmes et les hommes ont été séparés. Mon père et moi avons été logés dans la caserne *Habsburger*. Les pièces étaient grandes, avec des lits en bois à deux étages, grouillant de punaises et de puces. Ma mère a été placée dans un autre logement. Elle s'est retrouvée avec des filles et des jeunes femmes de Hongrie. Comme elle parlait aussi hongrois, elle leur a servi d'interprète.

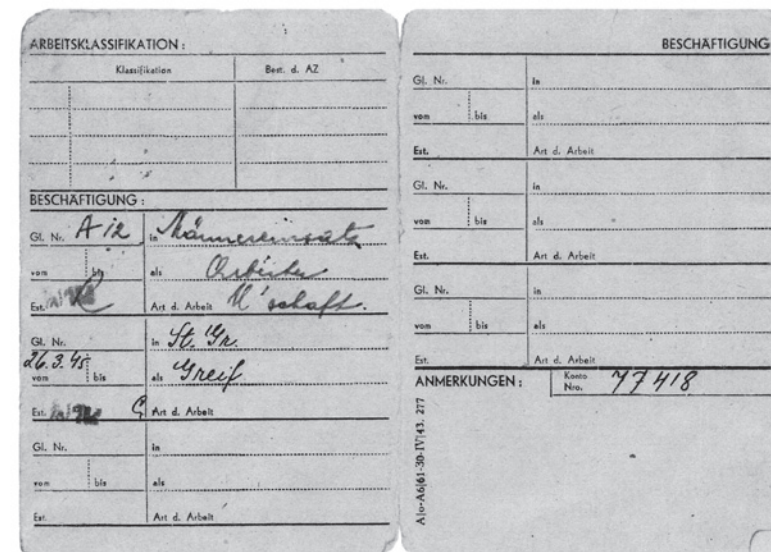
Deux jours après notre arrivée, nous avons dû nous présenter pour un travail. Comme j'avais 17 ans, j'ai été incorporé au *Sondereinsatz*, avec Karol Fischer, un de mes amis de Ružomberok. Ce groupe d'intervention spéciale était engagé sur appel pour différents travaux. Chaque matin, nous devions nous rendre à un endroit donné, où on nous attribuait des travaux à faire, comme la réparation de routes, l'entretien de parcs ou de cimetières. Le travail n'était pas facile. Ma mère travaillait dans les cuisines et, de temps en temps, elle nous amenait un morceau de pain et un peu de margarine, pour que nous ayons un peu plus à manger.

Mon père a été affecté au *Kleiderkammer*, l'endroit où étaient triés les habits des Juifs envoyés à Auschwitz. Ce n'était pas une tâche facile pour lui. Pour les repas, nous recevions des bons à échanger contre de la nourriture. En ce qui me concerne, je recevais les tickets réservés aux ouvriers exécutant des travaux lourds.

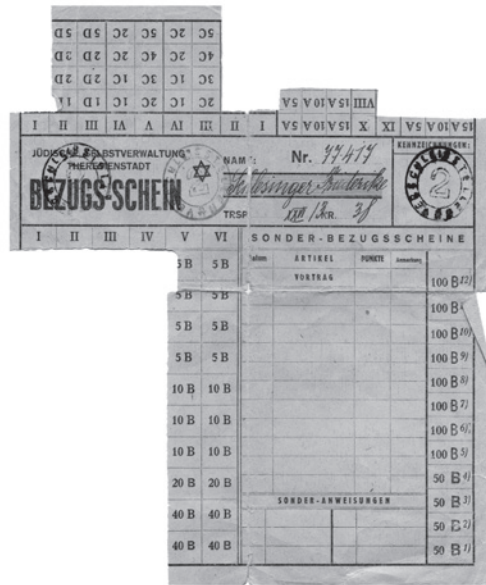
Pour les repas, nous devions faire la queue longtemps. La nourriture était mauvaise et les portions petites. La soupe que nous recevions n'était pas belle à voir. Par chance, nous n'étions pas encore affamés au point de devoir la manger. Nous recevions aussi un liquide aigre-doux où baignaient quelques morceaux de ce qui ressemblait à de la viande et quelques patates. Ce brouet nous était servi dans une gamelle en fer.



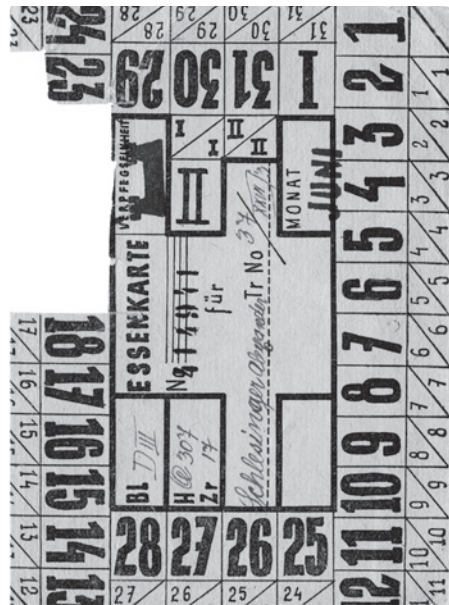
Certificat de travail du ghetto de Theresienstadt.



Pages intérieures du certificat de travail, avec l'annotation «Engagé en tant que travailleur».



Tickets de rationnement avec des coupons manquants pour les portions reçues.

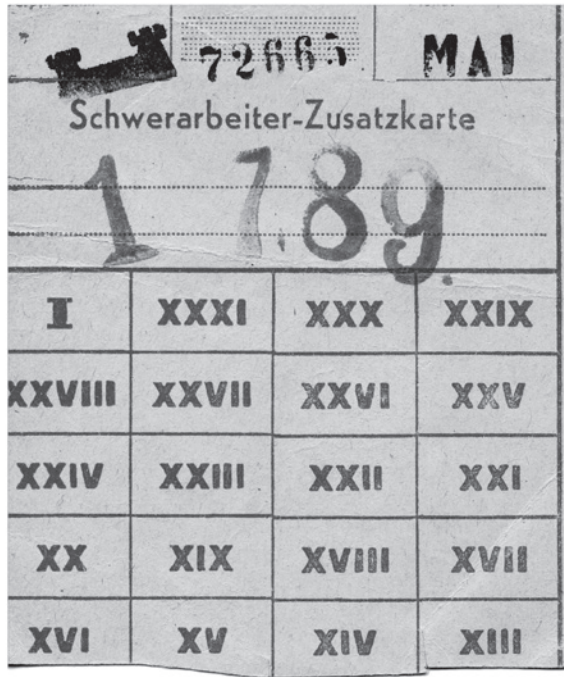


Tickets de rationnement pour le mois d'avril 1945 (le tampon de juin est faux, la direction du camp les avait postdatés).

Une partie de la propagande SS consistait à faire passer Theresienstadt pour un camp modèle. En 1944, on y a même tourné le film de propagande *Der Führer schenkt den Juden eine Stadt* (le Führer offre une ville aux Juifs). Une délégation du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) a également été invitée à visiter le camp. Différentes manifestations ont été autorisées à cette occasion. Un salon de thé a été ouvert, où l'on pouvait commander des tisanes et payer avec la «monnaie du ghetto».

Le dimanche, nous jouions au football dans la cour de la caserne. Les équipes avaient des noms ronflants comme Sparta ou Slavia. Il y avait parmi les prisonniers de Theresienstadt des artistes connus qui jouaient des pièces de théâtre et donnaient des concerts pour nous distraire de nos soucis quotidiens. Parfois, en guise de reconnaissance pour le travail accompli, nous recevions des entrées gratuites pour des manifestations culturelles organisées par les sokols. Un soir, mon ami Karol et moi avons décidé d'aller à un concert, même si nous n'avions pas de billet. Nous espérions en trouver deux sur place. Au programme, il y avait un concert de la célèbre pianiste pragoise Alice Herz-Sommer. Nous attendions devant l'entrée. Tout à coup, l'artiste s'est dirigée vers nous et, à notre grand étonnement, a sorti deux billets de son sac à main et nous les a tendus. C'était un très beau geste de sa part. Ce concert a été un vrai réconfort pour nous. De retour dans ma baraque, sur ma couchette, au milieu des punaises, je me suis mis à rêver des concerts auxquels je pourrais assister au cas où je survivrais à la guerre. Aujourd'hui, je peux dire que ce rêve s'est réalisé.

En 2008, la télévision suisse alémanique a diffusé un entretien avec la pianiste Alice Herz-Sommer dans le cadre de l'émission dominicale *Sternstunde Kunst*. Ce fut pour moi incroyable de la revoir et de la réécouter après tant d'années. J'ai pu trouver son adresse et son numéro de téléphone. Elle vivait à Londres. Je l'ai appelée, me suis présenté et lui ai dit que mon ami et moi faisons partie du public du dernier concert qu'elle a donné en 1945 à Theresienstadt. Elle m'a parlé en tchèque et, à la fin de



Carte supplémentaire pour ouvriers exécutant des travaux lourds (le tampon de mai est faux, voir image précédente).

notre sympathique discussion, elle m'a demandé: «Quel âge avez-vous?» Je lui ai répondu que je venais d'avoir 80 ans. Elle m'a répondu: «Alors vous êtes encore un jeune homme, moi j'en ai 104.» J'étais étonné et lui ai répondu: «Je vous souhaite une bonne santé et tout le meilleur jusqu'à 120 ans.» «Merci de m'avoir appelé, ça m'a fait très plaisir», m'a-t-elle répondu.

Je me souviens encore bien du soir du *Séder* de 1945 que nous avons passé à Theresienstadt. Un endroit insolite dans des circonstances extraordinaires. J'ai participé à la soirée avec mon père. Notre ami Otto Kaufmann, un homme sympathique et ingénieux, avait proposé de nous couper les cheveux pour que nous ayons l'air plus soignés. Cette soirée s'est déroulée selon la tradition. Les matzas nous ont été offertes par le gouvernement danois et, à la place du vin, nous avons bu de la tisane.



Coupons émis dans le ghetto de Theresienstadt (recto verso).

Un autre événement aurait pu être décisif pour nous. En février 1945, deux trains transportant 1200 prisonniers de Theresienstadt sont partis pour la Suisse. Un troisième train était en préparation et on demandait notamment aux prisonniers qui possédaient la nationalité américaine de s'annoncer. Comme c'était le cas de ma mère, nous nous sommes présentés. Toutefois, il n'y a finalement pas eu de troisième convoi et nous sommes restés dans le camp.

Un soir, le groupe de travail dont je faisais partie a reçu l'ordre de se rendre dans la caserne SS. Comme les Allemands ne voulaient laisser aucune trace derrière eux, nous étions chargés de prendre les cendres qui se trouvaient là et de les jeter dans le fleuve juste à côté. Peut-être s'agissait-il des cendres de documents brûlés, mais peut-être aussi de celles de victimes incinérées.

Au fur et à mesure que l'Armée rouge progressait et s'approchait des camps, les SS en chassaient les derniers prisonniers. C'est ainsi que beaucoup ont atterri à Theresienstadt. Ils étaient malades, à bout de forces et affamés. Certains avaient le typhus. Il fallait s'occuper d'eux et les loger. Nous avons donc dû quitter la caserne *Habsburger* et nous avons été re-placés dans des habitations de la *Lange Strasse*. C'est aussi là que vivait ma mère depuis un certain temps. Nous étions à nouveau proches tous les trois.

Ensuite, les événements se sont précipités. Le 5 mai 1945, les SS ont cédé Theresienstadt à la Croix-Rouge. Notre joie était immense. Les soldats SS quittaient le camp de concentration. Certains prisonniers ont tout de suite quitté le camp, d'autres ont rejoint le mouvement d'insurrection de Prague comme volontaires.

Le 8 mai, nous étions devant notre logement de la *Lange Strasse* lorsque nous avons entendu des voix s'élever. Les gens criaient: «Les Russes sont là!» Peu après, nous avons aperçu les premiers chars soviétiques et nous les avons accueillis avec enthousiasme, tels les libérateurs qu'ils étaient pour nous. Leur arrivée signifiait que nous avions survécu à la guerre.

L'Armée rouge venait de Dresde et avançait en direction de Prague. Theresienstadt n'était qu'un point de passage. Dans les armées des pays occidentaux arrivés à Theresienstadt, il y avait aussi des soldats juifs. Ceux-ci cherchaient à avoir des nouvelles de leurs parents et de leurs amis. Il y a avait notamment un certain Imrich Geiger de Ružomberok. Il m'a demandé si j'avais des nouvelles de sa famille. Je n'ai pas pu l'aider. En revanche, j'ai établi une liste de personnes originaires de Ružomberok qui sont passées par Theresienstadt et la lui ai remise. J'ai appris plus tard que Monsieur Geiger avait transmis cette liste à la radio pragoise, ce qui a permis aux parents et aux amis des personnes originaires de Ružomberok de savoir qui avait survécu à Theresienstadt.

Nous n'avons pas pu quitter le camp immédiatement, car une épidémie de typhus se propageait et qu'il fallait respecter une période de qua-

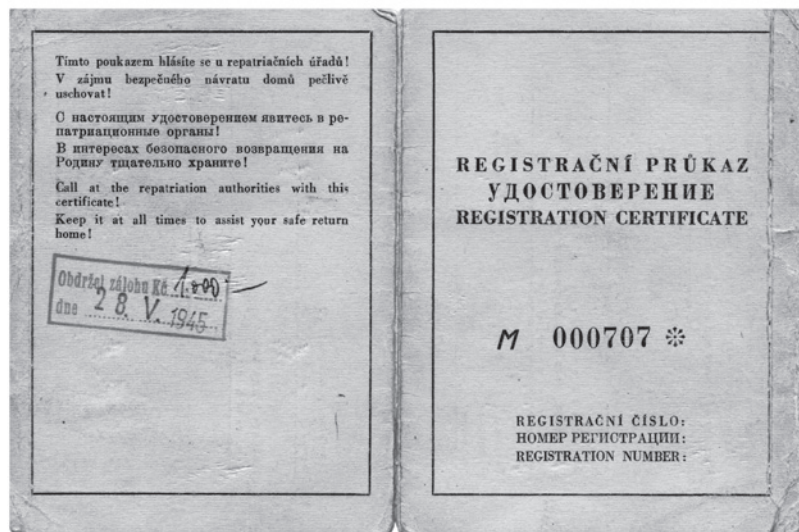
rantaine de deux semaines. Nous avons donc dû attendre patiemment l'heure du retour à la maison.

11. LE RETOUR

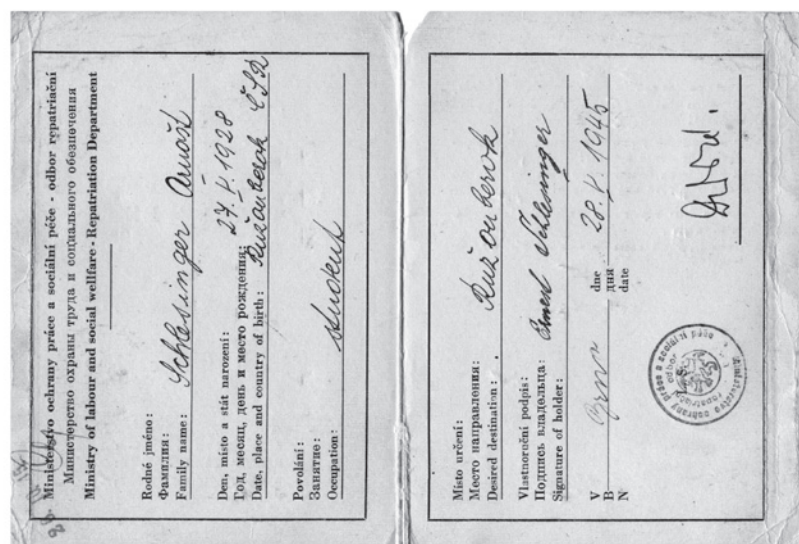
Le 27 mai 1945, une fois le régime de quarantaine levé, nous avons pu finalement quitter Theresienstadt. C'était le jour de mon anniversaire. J'avais 17 ans et c'était pour moi le plus beau des cadeaux. Nous nous sommes mis en route vers Ružomberok. Notre train est passé par Prague et nous nous sommes arrêtés une première fois à Brno. Dans cette ville, nous sommes passés au bureau des rapatriés, où chacun de nous a reçu 1000 couronnes tchécoslovaques. Nous en avons profité pour rendre visite à des connaissances, les Silhanek, que nous connaissions de Rybárpole. Monsieur Silhanek était contrôleur à la gare de Rybárpole. Nous ne sommes pas restés longtemps à Brno et avons poursuivi notre route dans un train de marchandises en direction de Bratislava. Là aussi, nous nous sommes tout d'abord rendus au bureau des rapatriés, car nous voulions savoir si des membres de notre famille avaient survécu. Pour notre plus grande joie, nous y avons appris que l'oncle Gyuszi (Field) et sa femme, tante Lily, avaient pu rentrer chez eux, à Trenčín. Mon cousin Ervin Toffler avait lui aussi survécu à Auschwitz et était resté tout seul. Ses parents sont morts à Auschwitz. Du côté de mon père, personne n'avait survécu.

Au bureau des rapatriés, j'ai rencontré deux amis de Ružomberok, Hugo Adamec (Ackersmann) et Vilo Novak (Neufeld), qui s'étaient déjà renseignés auprès des autorités scolaires sur les conditions pour poursuivre le gymnase si l'on avait manqué des années d'étude durant la guerre. J'étais aussi très intéressé par ces informations.

Après notre séjour à Bratislava, nous nous sommes rendus à Trenčín, chez les Field. Nous étions très heureux de nous retrouver. Nous avons discuté en famille de la situation d'Ervin, désormais tout seul. Ma mère a décidé qu'il allait venir chez nous à Rybárpole et intégrer le gymnase de Ružomberok jusqu'à la maturité. Elle voulait exaucer le souhait de sa



Registration Certificate, document pour le rapatriement, établi après la libération, le 28 mai 1945.



Pages intérieures du document.

sœur, la mère d’Ervin, de voir son fils devenir médecin. Mes parents lui ont donné la possibilité de faire des études de médecine à Bratislava.

De Trenčín, nous souhaitons nous rendre aussi rapidement que possible à Ružomberok. Le déplacement n’était pas simple. Il n’y avait que peu de trains en circulation, car de nombreux ponts ferroviaires étaient endommagés. Nous avons dû changer plusieurs fois de train et même faire une partie du trajet à pied. Nous sommes finalement arrivés à Žilina, où nous avons loué un chariot tiré par des chevaux qui nous a permis de rejoindre Ružomberok. Épuisés par ces épreuves, nous nous sommes arrêtés à l’hôtel Kultura.

Certaines personnes étaient heureuses de nous revoir et d’autres, étonnées de nous voir toujours en vie, car on racontait que nous avions été abattus dans la forêt. Après notre retour à Ružomberok, je me suis tout de suite renseigné pour savoir si des amis et des connaissances avaient survécu. Nous étions heureux d’être de retour dans notre ville.

Nous avons dû commencer une nouvelle vie. Mon père a pu reprendre sa place de responsable dans l’usine textile de Rybárpole. Nous avons aussi reçu un bel appartement que nous avons dû totalement remeubler, car il ne restait plus rien du logement que nous avons quitté en 1944.

Ma mère a continué à s’occuper de la famille. Après la guerre, nous manquions de tout. Pour trouver de la nourriture et des biens de première nécessité, il fallait beaucoup de temps et de patience. Je me suis préparé à l’examen d’entrée au gymnase, que j’ai réussi, tout comme la maturité. Mon objectif était d’étudier à la haute école technique.

Petit à petit, nous avons repris une vie plus paisible. Mais une question restait ouverte: devons-nous rester en Tchécoslovaquie, après tant d’horreurs?

Ne devons-nous pas plutôt émigrer aux États-Unis, où vivaient deux des sœurs de mon père et un frère de ma mère? Ou alors en Palestine?

Au début, nous croyions à la démocratie et aux promesses d’égalité entre citoyens. Mais nous avons fini par déchanter. Je suis resté en Tchécoslovaquie jusqu’en 1968 avant d’émigrer en Suisse avec ma famille.



Mes parents à la station thermale de Luhačovice, en 1946.



Arnost Schlesinger, 2010.

ARNOST SCHLESINGER

JUGEND IN UNFREIHEIT

Anlässlich seines 80. Geburtstags kehrte Arnost Schlesinger nach Ružomberok zurück, eine slowakische Kleinstadt, wo er 1928 geboren wurde. In seiner Erinnerung tauchten bekannte Orte und Menschen auf, die dort gelebt hatten. Er beschloss, diese Erinnerungen festzuhalten und niederzuschreiben.

Seine Erinnerungen beginnen mit einem Porträt seiner Familienangehörigen; er beschreibt darin das Schicksal seiner Grosseltern, Onkeln und Tanten. Mit Ausnahme der Verwandten, die vor 1939 in die Vereinigten Staaten auswanderten, kamen fast alle anderen Familienmitglieder im Holocaust um.

Der chronologisch aufgebaute Bericht enthält, verdichtet auf wenigen Seiten, eine Fülle von Informationen. Sein Vater Alexander, der eine Beamtenstelle in den Mautnerischen Textilbetrieben innehatte, und seine Mutter Friderika Field, sprachen zu Hause Ungarisch, Deutsch und Slowakisch. Er wurde je nach dem Ernöcske, Ernest oder Arnost genannt.

Im Jahre 1934 wurde er eingeschult. Er war der einzige jüdische Schüler in der ganzen Schule. Manche seiner Mitschüler machten sich über ihn lustig und beschimpften ihn; andere wiederum beschützten ihn, und die Lehrkräfte verhielten sich korrekt. Mit den Nachbarn war es genauso. Es gab Deutsche, die die Familie Schlesinger an Heiligabend einluden, und eine Nachbarin, die Arnost zurechtwies, weil er sich als Slowake und nicht als Jude bezeichnet hatte. Nach der Gründung eines unabhängigen slowakischen Staates verschlechterten sich die Beziehungen, besonders nach der Einführung antijüdischer Massnahmen. Arnost Schlesinger beschreibt detailliert den Einfluss, den diese Gesetze und Verbote auf den Alltag seiner Familie hatten. 1940

musste er die Volksschule verlassen und in die jüdische Schule wechseln.

Der Beginn der Deportationen im Jahre 1942 hinterliess beim jungen Arnost einen bleibenden Eindruck. Da sein Elternhaus in der Nähe des Bahnhofs lag, war er Zeuge vieler Transporte. Er erinnert sich, dass die slowakischen Züge so regelmässig und pünktlich fuhren, wie nie zuvor. Erika Goldstückers grosse, braune Augen, die Art und Weise, wie sie ihn hinter Brillengläsern anschaute, haben sich ihm für immer eingeprägt. Es war die erste Deportation junger Mädchen aus Ruzomberok nach Auschwitz-Birkenau und sie fuhr mit. Er fragt sich, ob er der einzige noch lebende Zeuge dieser Deportation ist. Kein einziges dieser Mädchen ist je wiedergekommen.

Die Eltern seiner Mutter Friderika hatten einige Jahre in den Vereinigten Staaten gelebt, wo sie ihren Namen von Schönfeld in Field geändert hatten. Sie besaßen seitdem die amerikanische Staatsbürgerschaft. Dank diesem Umstand bemühte sich seine Mutter um 1943 mit Erfolg um einen amerikanischen Pass. Arnost und sein Vater waren dadurch besser geschützt. Arnost half bei der örtlichen jüdischen Gemeinde mit, Lebensmittelpakete für slowakische Häftlinge in Arbeitslagern zu versenden.

Während des slowakischen Nationalaufstands im August 1944 zwangen die deutschen Truppen die Partisanen sich aus Ruzomberok zurückzuziehen. So blieb auch der Familie Schlesinger nichts anderes übrig, als die Stadt zu verlassen.

Sie zogen nach Jergaly, einem Dorf in der Region um Banska Bystrica, zu einer Familie, deren Adresse sie von einer ehemaligen Arbeitskollegin von Alexander Schlesinger erhalten hatten. Nach der Niederschlagung des Nationalaufstands im Oktober 1944 machte sich die Familie wieder auf den Weg. Sie hielten sich in einem kleinen Dorf (Vysna Revuca) versteckt, als deutsche Soldaten Anfang Januar 1945 ihr Versteck entdeckten. Arnosts Lehrer an der jüdischen Schule von Ruzomberok, der mit gefälschten Identitätspapieren im Nachbarsdorf

lebte, verweigerte ihnen seine Unterstützung – eine schwere Enttäuschung für Arnost.

Arnost und seine Eltern wurden ins Gefängnis von Ruzomberok gebracht. Die Deutschen verhafteten immer mehr Juden; von dort kamen sie Ende Januar 1945 ins Sammellager Sered in der östlichen Slowakei. Während Mutter und Sohn Putzarbeiten verrichten mussten, wurde Alexander Schlesinger in die Schreinerwerkstätte eingeteilt, wo er die Namen der gefallenen deutschen Soldaten auf Holzkreuze schreiben musste.

Die Front rückte immer näher bei Sered. Mit dem vorletzten Transport aus dem Sammellager Sered gelangten Arnost und seine Eltern Anfang März 1945 nach Theresienstadt ins Lagerghetto. Er erinnert sich an ein besonderes Erlebnis: Die berühmte Pianistin Alice Herz-Sommer gab in Theresienstadt ein Konzert. Mit seinem Freund Karol beschloss er hinzugehen, aber sie hatten beide keine Eintrittskarte. Auf einmal kam die Klavierspielerin auf sie zu und händigte ihnen zwei Karten aus. – 63 Jahre später, im Jahre 2008, strahlte das Schweizer Fernsehen ein Interview mit Alice Herz-Sommer aus. Er beschloss, die Pianistin, nunmehr 104 Jahre alt, anzurufen und das Gespräch mit dem einstigen Zuhörer bereitete ihr eine grosse Freude.

Arnost verbrachte gerade eine Zeit in Quarantäne, als er am 27. Mai 1945, dem Tag seines 17. Geburtstags, Terezin verliess. Er kehrte mit seinen Eltern nach Ruzomberok zurück. Im Jahre 1968 wanderte er mit seiner Familie nach Zürich aus. Da er keinen Schweizerpass besass, war es ihm nicht vergönnt, an der Beerdigung seiner Mutter teilzunehmen, die in Bratislava verstorben war.

ARNOST SCHLESINGER

LIVING WITHOUT FREEDOM

In 2008, on the day of his 80th birthday, Arnost Schlesinger found himself back in Ruzomberok, a small town in Slovakia, where he had been born in 1928, and he decided he would put on paper all the memories of his youth that have resurged ever since.

His recollections begin with a portrait of his family in which he traces the fate of his grand-parents, his uncles and aunts. Almost all of his relatives who had not emigrated to the United States by 1939 perished in

the camps, mainly in Auschwitz-Birkenau. It is followed by a very dense chronological narrative. His father Alexander, who held an important position at the Mautner textile factory, and his mother Friderika, née Field, spoke alternatively in Hungarian, German or Slovak. His name changed accordingly: Ernöscke, or Ernest, or Arnost.

He began school in 1934. Being the only Jewish pupil in the school he was mocked and bullied by some class mates. Others, though, came to his defence, and his teachers always behaved correctly. Their neighbours behaved equally ambivalent. One evening the Schlesinger family was invited by some Germans to enjoy Christmas dinner with them. Another neighbour told Arnost that he was just pretending to be Slovak, but that in fact he was really Jewish. The relations got even more strained after the creation of an independent Slovak state, especially after anti-Jewish measures had been adopted. Arnost Schlesinger describes in detail what these measures meant for his family's everyday life. In 1940 he had to leave his school and enroll in the Jewish school.

The deportations of 1942 had a profound impact on young Arnost. Because of the location of their house near the station he witnessed the departure of several convoys. He couldn't fail to notice the efficiency of

the Slovak railways: never before had the trains been run so efficiently, always arriving and departing on time. Even today he remembers Erika Goldstücker looking at him from behind her glasses with her large, brown eyes. Along with her comrades the girl was deported from Ruzomberok to Auschwitz. It turned out to be the first convoy of young girls to Auschwitz-Birkenau. He wonders if he is the only living witness left of this convoy. There are no survivors left.

Friderika's parents had been given American citizenship for having lived a few years in the United States, where they had changed their name from Schönfeld to Field; therefore she was able to secure American citizenship for herself around 1943. Arnost and his father were safer this way. Arnost also helped the local Jewish Community send food parcels to fellow countrymen interned in labor camps.

During the Slovak national uprising in August 1944, German troops forced the partisans out of Ruzomberok, forcing Arnost and his family to leave as well. Finally they were able to find refuge in a village (Jergaly) in the Banska Bystrica district, staying with a family that had been recommended by a workmate of Alexander Schlesinger. After the breaking down of the uprising in October 1944 the family was on the road again. They went into hiding in a small village (Vysna Revuca) but the Germans found out about the hideout in early 1945. Meeting with a former teacher of the Ruzomberok Jewish school turned out to be a disappointing experience. The teacher, who was hiding with false papers, refused to help them.

The Schlesinger family was sent by truck to Ruzomberok prison. The Germans made more and more Jewish prisoners, until they were evacuated, in late January 1945, to a labor camp in Sered in Eastern Slovakia. Mother and son were assigned to cleaning tasks, whereas Alexander Schlesinger had to write the names of dead German soldiers on wooden crosses.

The front line was getting closer to Sered every day, and therefore many convoys of prisoners left for Theresienstadt. Arnost and his parents

left with the penultimate convoy and arrived at the ghetto-camp in early March 1945. A lasting memory dates back from this time. In Theresienstadt Arnost and his friend Karol wanted to attend a concert given by the famous pianist Alice Herz-Sommer, but they didn't have a ticket. As soon as she had appeared, the pianist spontaneously handed them two tickets. In 2008, just as he was listening to an interview with Alice Herz-Sommer on TV, he decided to call her. Now 104 years old, she was overjoyed to speak to her audience of so long ago.

Arnost was in quarantine until he finally left Terezin on 27 May 1945, the day of his 17th birthday. He reached Ruzomberok with his parents and they tried to rebuild their life from scratch. He emigrated with his family to Zurich in 1968. Not owning a Swiss passport, he was unable to attend his mother's funeral in Bratislava in 1983.

ANNEXES

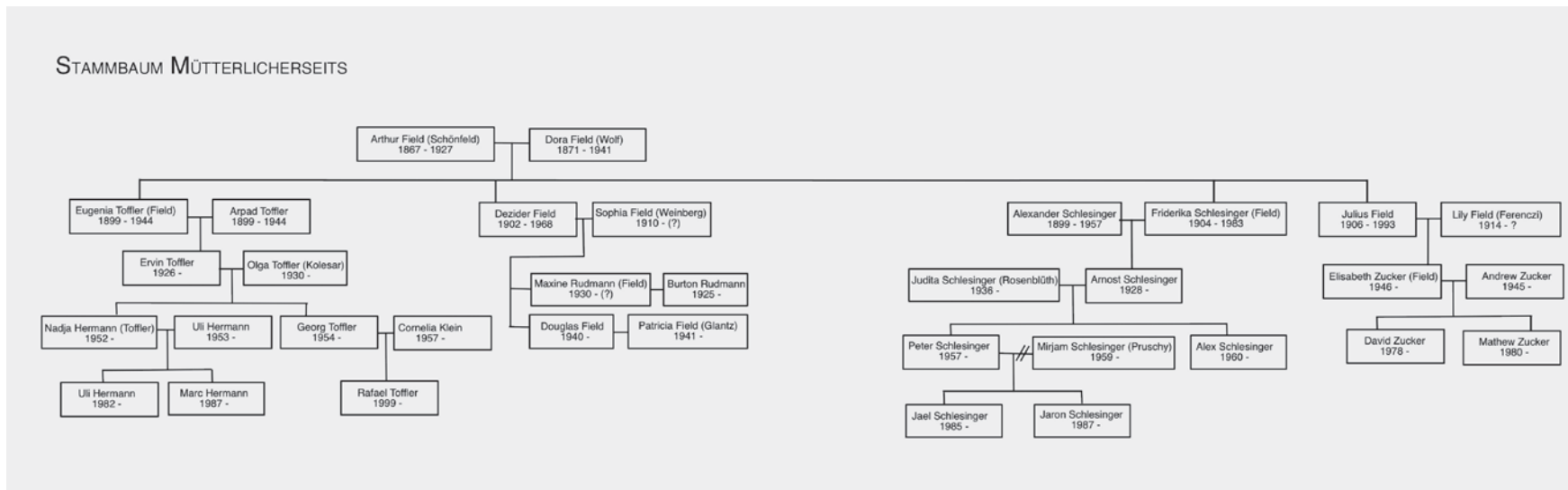
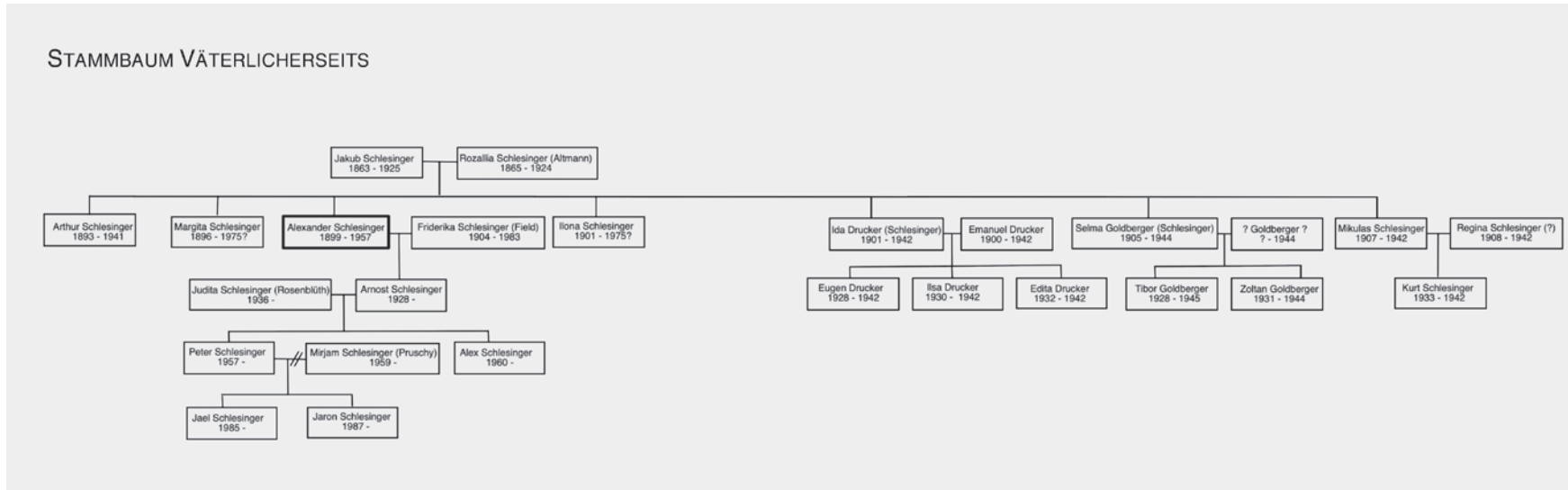
INDEX DES LIEUX

<i>Slovaque</i>	<i>Allemand</i>
Banska Bystrica	Neusohl
Banska Stiavnica	Schemnitz
Bratislava	Pressburg
Brno	Brünn
Gelnica	Gölnitz
Huncovce	Hunsdorf
Kezmarok	Käsmark
Kosice	Kaschau
Levoca	Leutschau
Liptov	Liptau
Liptovsky Svätý Mikulas	Liptau-Sankt-Nikolaus
Lubica	Leibitz
Matliare	Matlaren
Mala Fatra	Kleine Fatra
Orava	Arwa (rivière)
Osviencin	Auschwitz
Poprad	Deutschendorf
Praha	Prag
Presov	Pressow
Ruzomberok	Rosenberg
Spis	Zips
Stare Hory	Altgebirge
Trencin	Trentschin
Terezin	Theresienstadt
Vysoke Tatry	Hohe Tatra
Vah	Waag (rivière)
Zilina	Sillein

BIBLIOGRAPHIE

- CHLADKOVA, LUDMILLA
Ghetto Theresienstadt, Nase Vojsko, Praha 1991.
- FRIEDER, EMANUEL
Z dennika mladeho rabina, Edicia Judaica Slovaca, Bratislava 1993.
- KAMENEC, IVAN
Po stopach tragedie, Archa, Bratislava, 1991.
- LIPSCHER, LADISLAV
Die Juden im Slowakischen Staat 1939–1945, Oldenburg, München 1980.
- LIPTAK, MIKULAS, ISENBERG MADELEINE R.
Zidia na Spisi, I. Kezmarok a okolie, Vivit, Kezmarok, 2006.
- MLYNARIK, JAN
Dejiny Zidu na Slovensku, Academia, Praha 2005.
- TRAGEDIA SLOVENSKYCH ZIDOV
Dokumenty a fotografie, Dokumentacna akcia pri USZNO v Bratislave, Bratislava 1949.
- CARTE GÉOGRAPHIQUE
<http://www.czechclimbing.com/images/pruvodce/mapky/sturec.jpg>
(Stand: 1.10.10).

ARBRE GÉNÉALOGIQUE, LIGNÉES PATERNELLE ET MATERNELLE*



*Peter Schlesinger a épousé Mirjam Fischbach en 2010.